

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 29.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 5 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 20 JUILLET 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Revue Européenne.—Nos Gravures : Départ de Belgrade des troupes Serbes ; Funérailles d'Abd-ul-Aziz ; La danse du Kolo.—Les Canadiens de l'Ouest : Joseph Rolette (suite).—L'Opinion Publique aux Etats-Unis.—Aventures du capitaine Hatteras (suite).—De l'évaluation du poids pour l'engraissement du bétail à cornes.—Le poing coupé.—Neuf jours chez un Trappeur (suite).—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Littérature canadienne : Le roi des étudiants (suite).—La famille royale d'Angleterre.—Nouvelles générales : Canada, Etats-Unis, Europe.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES :—Aventures du capitaine Hatteras ; Evénements d'Orient : Funérailles d'Abd-ul-Aziz à Constantinople ; Départ de Belgrade des troupes Serbes ; Une réunion dans le village Serbe de Vichnitza, avant le départ des milices pour la frontière ; La danse du Kolo.

REVUE EUROPEENNE

Le sort en est enfin jeté ; les troupes serbiennes ont enfin passé la frontière. Le courage de ces peuples a fait échouer toute la diplomatie européenne, en en retranchant celle de la Russie, dont la bonne foi et la sincérité ont toujours, à bon droit, paru suspectes.

Dans une de nos dernières revues, nous avons essayé de présenter un tableau des nationalités, des religions, des affinités sociales et politiques qui se mêlent et s'entremêlent dans ces pays si peu homogènes qui s'appellent l'Autriche-Hongrie, la Turquie et les Principautés Danubiennes. Au moment où les événements vont prendre une nouvelle gravité, nos lecteurs nous permettront, sans doute, de revenir sur ce sujet, et de suppléer à ce qui pourrait manquer à cette rapide esquisse. Si quelque lecteur européen trouvait après cela, dans nos aperçus, quelque hérésie géographique ou ethnologique, nous le prions de nous les pardonner et de les considérer comme une compensation pour les monstrueuses erreurs du même genre qui se commettent en Europe, à l'endroit de l'Amérique, surtout au chapitre du Canada. M. Benjamin Sulte en a fait quelque part un assez curieux résumé, et l'on pourrait beaucoup ajouter à son intéressante étude.

La guerre qui est commencée n'est pas seulement une guerre de religion, c'est une guerre de races, c'est l'émancipation de la race slave et de la race roumaine dans l'Orient de l'Europe ; mais il y a tant d'autres races qui peuvent être affectées par ce résultat, tant d'autres intérêts en jeu, que la situation, au lieu de se simplifier, devient de plus en plus complexe. Chasser les Turcs abrupts et démoralisateurs, cela n'est peut-être pas très-difficile à faire ; mais après ? Depuis un siècle, le Turc ne vit que par la crainte de voir s'ouvrir sa succession. "Faire rôti les Turcs, disait encore tout dernièrement le *Pull Mall Budget*, serait peut-être une œuvre pie, mais fussent-ils encore pires qu'ils ne sont, nous hésiterions à nous en mêler, si, pour cela, il fallait mettre le feu à toute l'Europe."

La Turquie d'Europe comprend environ seize millions d'âmes, d'où il y a à déduire environ cinq millions et demi pour les provinces danubiennes. Sur les onze millions restant, il y a encore une forte majorité de Slaves, de Roumains, de Grecs et d'Arméniens. Quelques statisticiens prétendent que la véritable population turque de l'Europe ne s'élève pas à quatre millions ; d'autres la fixent à un chiffre encore plus bas. On sait que la polygamie n'est point favorable à l'accroissement de la population, et, du reste, les Turcs n'ont jamais

été très-nombreux à aucune époque de ce côté-ci du Bosphore ; selon l'heureuse expression de M. de Châteaubriand, ils n'ont jamais été que campés en Europe.

L'Autriche-Hongrie renferme quinze millions de Slaves (onze dans la partie nord et quatre dans la partie sud) ; elle contient aussi deux millions de Roumains, ce qui, ajouté aux provinces danubiennes et turques, donnerait pour ces deux nationalités environ vingt-cinq millions. Ces puissants éléments ont derrière eux l'immense empire russe où la race slave prédomine, et où il se trouve aussi une population roumaine (dans la Bessarabie.)

L'élément germanique est représenté en Autriche par environ huit millions, et l'élément magyare par cinq millions. Nos lecteurs se rappelleront sans doute ce que nous leur avons dit du dualisme inventé par Déak, et qui fait à l'Autriche une position si complexe et si difficile, de la Cisleithanie, où l'influence germanique prédomine politiquement, quoique en minorité numérique, et de la Transleithanie (1), où l'élément hongrois, également en minorité, gouverne les Slaves et les Roumains. C'est, de fait, le gouvernement des majorités par les minorités, et c'est par là même un état de chose anormal (2).

Les Hongrois, après avoir combattu les Turcs avec tant de courage, sont aujourd'hui dominés par la peur d'être débordés par les Slaves, et la politique les rejette dans une certaine mesure du côté de leurs anciens adversaires. C'est le même sentiment qui, en 1870, leur avait fait préférer la cause de la Prusse à celle de la France, malgré les sympathies que celle-ci avait autrefois manifestées pour eux. La reconnaissance est une vertu aussi rare chez les nations que chez les individus. On se rappelle le fameux mot de M. de Metternich, que l'Autriche étonnerait le monde par son ingratitude.

Si l'on en croit les télégrammes qui nous arrivent, après avoir tenté en vain d'empêcher le conflit, les puissances en seraient venues à la politique de non-intervention. Les premiers récits des batailles sont contradictoires ; un fait important est l'envoi d'un renfort par le Khédive à son suzerain. La non-intervention de la Russie serait-elle réelle et sincère ? La chose est peu probable. D'un jour à l'autre, l'Angleterre et l'Europe peuvent être entraînées dans la lutte.

M. Auguste Boucher faisait dernièrement à ce sujet, dans le *Correspondant*, des réflexions que les événements survenus depuis ne rendent que plus opportunes :

A la vérité, c'est à Berlin qu'il faut regarder. Le sphinx est là ; selon ce qu'il voudra et dira, l'Europe aura la paix ou la guerre. M. de Bismarck est silencieux aujourd'hui ; mais mieux que personne il sait bien qu'il n'a qu'à parler. L'Allemagne seule a ses armes prêtes à toutes les entreprises ; l'Allemagne a seule en ce moment une force capable de rendre prépondérant l'appui que son alliance apporterait ici ou là. Sans doute, elle paraît désintéressée en Orient. Mais l'est-elle autant qu'elle le paraît ? Lui est-il si indifférent que l'horizon manque à l'Au-

(1) C'est-à-dire en-deçà et au-delà de la Leitha, rivière qui prend sa source dans l'Autriche proprement dite, et se jette dans le Danube.

(2) Les Slaves, les Germains et les Scandinaves sont trois grandes branches de la famille indo-germanique : au fond, ce sont les mêmes peuples, les anciens barbares venus du plateau central de l'Asie, dans les pays du nord de l'Europe, et qui, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, se ruèrent sur la civilisation romaine. Les Roumains sont les restes des anciennes colonies romaines sur l'Adriatique et dans la Grèce. Leur langue ressemble à l'italien. Les Hongrois, ces ennemis traditionnels des Turcs, sont, cependant, comme eux d'origine touranienne, et leur langue est de la même famille.

triche dans la vallée du Danube ? N'a-t-elle pas un Hohenzollern sur le petit trône de Bucharest ? Son commerce n'est-il pas de plus en plus actif dans ces régions ? M. de Bismarck a-t-il, en 1876, les mêmes raisons qu'en 1870 pour favoriser en Orient la politique de la Russie ? L'aiderait-il actuellement à s'y accroître ? Et n'a-t-il pas conscience de ce qu'il y peut, lui qui déclarait, en 1868, qu'en Orient "rien ne s'accomplira définitivement sans le concours ou l'adhésion de l'Allemagne, si l'Allemagne est unie et forte." Nous ne faisons que poser ces questions. Un Français n'est pas libre en 1876, d'entrer hardiment dans le champ des conjectures. Mille soupçons vont d'une cour à l'autre, mille rumeurs circulent en Europe. Que ne racontent pas les nouvellistes ? Quels traités secrets ne sont-ils pas prêts à publier ? Que ne craignent pas les hommes d'état eux-mêmes ? Il faut bien avouer que, comme il n'y a plus d'équilibre en Europe et que rien n'y est fixe, les plus hardies combinaisons y sont rendues possibles ; tout y dépend d'un hasard ; tout y est soumis au caprice d'une grande ambition. Cette union des trois empereurs qui, pendant quelques années, aura eu au moins la vertu de neutraliser tout ce qu'il y avait de contraire et d'hostile dans leurs intérêts ou dans leurs souvenirs, semble se dénouer peu à peu ; et n'est-il pas tel événement dont le coup puisse la briser tout-à-fait ? N'est-il pas telle offre qui puisse la détacher et qui déjà détache le principal des contractants ?

Mais le conflit pourrait être général ; l'enjeu est terrible pour tous, et il y a des craintes pour chacun : ce sont précisément ces raisons qui défendent de désespérer de la paix. Quoi qu'il en soit, la France connaît son devoir. Si, dans les mystérieuses et redoutables éventualités qui sont sous ses regards, certaines tentations peuvent séduire son cœur, et céder serait le premier des dangers où son mauvais génie se plaît à l'attendre. Si telle ou telle alliance sollicite son concours, qu'elle le refuse modestement ; il faut qu'elle sache bien qu'entre celles qui l'attireraient, aucune à l'heure présente n'est solide ou suffisamment puissante en Europe. S'enfermer étroitement dans son juste egoïsme ; demeurer dans le recueillement, nous allions dire dans la solitude ; n'incliner d'aucun côté ; ne donner de gage à personne ; ne témoigner à qui que ce soit la moindre malveillance ; réserver complètement sa liberté de penser ou d'agir ; garder le silence ou n'élever la voix que pour souhaiter le repos et pour exhorter l'Europe à conserver sa tranquillité ; ne marquer de volonté que celle de ne rien faire : voilà les règles que la nécessité elle-même trace à notre gouvernement. La nation comprend que telles sont les obligations de sa politique extérieure. Il reste que dans le parlement ou n'y contrevenne point par aucune imprudence, et nous en adjuvons le patriotisme de tous les partis.

Il n'y a guère à craindre sous ce rapport ; les chambres françaises paraissent ignorer l'existence du reste du monde ; elles sont tellement occupées des affaires domestiques, qu'elles ne regardent pas même à la fenêtre pour voir ce qui se passe chez le voisin. Le temps n'est plus des brillants discours de Guizot, de Thiers, de Lamartine sur la politique étrangère. Le ministre des affaires étrangères, comme dans le diplomate de Scribe, peut rester constamment étranger aux affaires ; personne ne songera à s'en plaindre. Le gouvernement peut faire la pluie et le beau temps en dehors des frontières ; tout ce qu'on lui demande à l'intérieur, c'est de malmener un peu les cléricaux et, comme le bon gendarme de Gustave Nadaud, de protéger la propriété. A cette condition on lui dira : *Brigadier, vous avez raison !*

Les deux grands événements politiques en France, depuis notre dernière revue, ont été l'élection de M. Buffet au sénat, en remplacement de M. Ricard, et la passation, à l'Assemblée, de la mesure Waddington au sujet de la collation des grades universitaires.

L'élection de M. Buffet au sénat est une revanche très-légitime pour cet homme d'état battu et repoussé en tant d'endroits.

Elle a, du reste, failli provoquer une scission entre le maréchal MacMahon et son cabinet. C'est à M. Buffet que le maréchal doit, en grande partie, la haute dignité qui lui est échue, et il a donné un exemple de reconnaissance assez rare chez les hommes publics, en se montrant favorable à l'élection au sénat de son ancien premier-ministre. D'un autre côté, le ministère travaillait activement pour son candidat, et les journaux ministériels menaçaient d'une crise dans le cas où M. Buffet serait élu. Ainsi la succession de M. Ricard, si facilement réglée, en tant qu'il s'agissait du portefeuille, par la nomination de son assistant, M. de Marcère, a failli, en ce qui concerne son fauteuil au sénat, être la cause d'une grande difficulté. Les ministres ne se sont point souciés de donner suite à ces fanfaronnades, et ils ont gardé leurs places malgré que M. Buffet ait été élu par une majorité de quatre voix contre son concurrent M. Renouard.

Les membres de l'extrême droite au sénat ont eu le bon esprit de retirer la candidature de M. Chesnelong ; sans cela, le candidat de la gauche était certainement élu ; ils ont eu plus de savoir-faire et de patriotisme que les légitimistes et les bonapartistes de l'Assemblée, qui se sont abstenus de voter sur une proposition de l'extrême gauche révoquant les lois qui défendent à un condamné pour délit politique de publier un journal, proposition faite en vue des poursuites dont le journal *les Droits de l'Homme*, rédigé par Rochefort, est l'objet.

En procurant ce triomphe à l'extrême gauche, ces messieurs voulaient mettre le ministère dans une fautive position. C'est un peu, comme dit le proverbe, *s'arracher le nez pour faire rire les autres* ; et il n'y a point de plus mauvaise politique que celle-là.

La discussion de la loi-Waddington a été une des plus animées et des plus intéressantes de la session. Les discours de M. Paul de Cassagnac, de M. Keller et de M. de Mun ont été très-remarquables du côté de l'opposition, et ceux de M. Waddington et de M. Duprat très-habiles, à leur point de vue. Le discours de M. de Cassagnac avait surtout pour objet de remettre le Bonapartisme en faveur auprès des autorités religieuses ; aussi M. Jules Ferry a-t-il frappé juste lorsqu'il a dit, en réplique, que les impérialistes étaient les seuls qui avaient mauvaise grâce à parler de la liberté de l'enseignement, puisque le despotisme universitaire a été inventé et établi par le premier empereur, et que c'est seulement sous la seconde et sous la troisième république que l'on a pu y apporter quelque adoucissement. M. Ferry a pris carrément le *Syllabus* à partie et il a déclaré aux catholiques que c'était sa doctrine telle qu'interprétée par les chefs de leur parti, qui justifiait les libéraux dans le retrait des libertés accordées. Il a cité un mot attribué à M. Louis Veillot, qui aurait dit : "Lorsque les libéraux sont au pouvoir, nous leur demandons la liberté, parce que c'est leur principe ; et quand nous sommes au pouvoir, nous la leur refusons, parce que c'est le nôtre."

M. Louis Veillot a écrit dans l'*Univers* que la phrase n'était pas de lui, que c'était seulement une malice de M. de Montalembert, qui avait ainsi résumé les sentiments qu'il lui plaisait de lui attribuer.

J'ai écrit pendant quarante ans, ajoute spirituellement M. Vuillot, et il ne restera peut-être de moi que cette parole que je n'ai pas prononcée et qui me paraît médiocrement française. J'en serais fâché si j'étais de ceux qui aspirent à l'académie; mais je sais m'accommoder des aventures que notre temps ménage à mon espèce, et je pense que je finirai par mourir tout de même, quoique chargé d'une phrase de Montalembert, plombée par M. Jules Ferry. Je proteste uniquement dans l'intérêt de la vérité.

Un incident à la fois triste et curieux de ces débats se trouve dans l'interruption qu'un député s'est permise au discours de M. Keller. Ce dernier avait cité un passage à peu près athée de M. Littré pour montrer les tendances de l'école, lorsque M. George Perrin s'est écrié : " Mais c'est très-bien cela ! "

Voilà bien les *intransigeants* de l'extrême gauche, ils ne transigent pas même avec le bon Dieu ! On frémerait, on désespérerait des destinées de la France, de celles de l'humanité, en lisant de pareilles choses, si l'on n'avait pour se rassurer les nobles et consolantes paroles que Pie IX vient de prononcer à l'occasion du trentième anniversaire de son pontificat :

Tenez pour certain, a-t-il dit, que l'Eglise triomphera et que la révolution périra. Les pères tuent leurs fils, et les fils tuent leurs pères, et tous ceux qui sont nés de la révolution se dévoreront entr'eux. Les anges, d'un autre côté, combattront contre les insensés, et l'Eglise triomphera. La foi nous enseigne que c'est là l'œuvre de Dieu qui sera forte et stable, et que la perdition des hommes ne parviendra pas à la détruire.

P. C.

Québec, 11 juillet 1876.

NOS GRAVURES

Départ de Belgrade des troupes Serbes.—Cette gravure est d'après un croquis pris à Belgrade par un artiste français, lorsque les troupes se dirigeaient de cette ville vers la frontière turque. Les dépêches ne disent que trop les revers qu'ont essayés ces braves soldats qui combattait pour leur religion et pour leur liberté.

Funérailles d'Abd-ul-Aziz.—Les funérailles de l'ex-sultan Abd-ul-Aziz ont eu lieu dimanche 4 juin, dans l'après-midi, avec une grande pompe. Les restes mortels du défunt ont été transportés, aussitôt après les constatations médicales, à Top-Capou, dans le sanctuaire où est gardé le Hirkai Cherif (manteau du Prophète).

Les ministres, les ulémas, les officiers généraux de l'armée et un grand nombre de fonctionnaires supérieurs étaient réunis à Top-Capou, pour assister à la cérémonie religieuse, après quoi, le convoi funèbre a quitté Top-Capou dans l'ordre suivant :

Un détachement de soldats, les armes renversées et musique en tête, ouvraient la marche ; immédiatement après venaient les généraux de brigade et de divisions, suivis des ministres des travaux publics, du commerce, des finances, des affaires étrangères et de la marine.

Hussein-Avni-Pacha et Midhat-Pacha, avec le grand-vizir Mehemed-Ruchdi-Pacha et le cheick-ul-islam, précédaient le cercueil, porté par dix anciens serviteurs du palais (pour les sultans, le cercueil est porté sur les mains, et non sur les épaules, comme dans les enterrements ordinaires), chantant l'hymne funèbre. Deux hommes du palais à cheval jetaient à pleines mains à la foule des pièces de monnaie. Le convoi est arrivé dans cet ordre au mausolée du sultan Mahmoud. C'est là, à côté du tombeau de son père, qu'ont été déposées les dépouilles mortelles de l'ex-sultan Abd-ul-Aziz.

La danse du Kolo.—Le mot *kolo*, qui signifie roue, et que l'on peut par conséquent rendre fort exactement par celui de ronde, est le nom générique des danses nationales serbes, dont la plupart s'exécutent en rond, bien que souvent les deux extrémités du rond ne se touchent point. Cette danse consiste en général dans un mouvement alternatif d'avance et de recul exécuté au moyen de pas divers, mais le plus souvent d'un caractère monotone. Les deux sexes s'y mêlent librement, les danseurs se tenant soit par la main, soit aux

épaules, soit à la ceinture. Les jambes s'agitent précipitamment avec des hauts le corps rappelant certains exercices de trapèze, la tête reste fixe.

Règle générale, l'orchestre est peu riche ; c'est tantôt une musette, tantôt une cornemuse ; souvent aussi dans les fêtes importantes comme celle d'aujourd'hui, il se compose d'une bande de Tsiganes, avec tambour de basque, recouvert de toile, violons, violoncelle et *cymbalum*, espèce d'instrument à cordes métalliques ressemblant au cysteme, sur lequel un des errants cuivrés frappe fiévreusement avec de petits bâtons, dont les bouts, entourés de chiffons de fil, forment tampons. La mélodie est par moments lente, par moments précipitée jusqu'à la rage. Les danseurs se démènent alors comme des possédés.

LES CANADIENS DE L'OUEST

JOSEPH ROLETTE

XII

Comme César, Rolette voulait être le premier dans son village plutôt que le second dans Rome. Il ne pouvait souffrir qu'on lui disputât la prééminence, et, capable de tout oser, il n'était pas homme à ployer devant les obstacles pour céder ses rivaux.

Son plus sérieux antagoniste était le juge Lockwood, qui, lui non plus, n'aimait pas l'obscurité. Il lui faisait opposition non-seulement dans les matières politiques et locales, mais encore dans la traite. Aussi régnait-il entre eux une vive émulation, qui se traduisait par des entreprises de tout genre, dont leurs concitoyens faisaient leur profit. Il suffisait, par exemple, que Lockwood parlât d'un projet quelconque pour mettre la puce à l'oreille de Rolette et lui faire concevoir quelque plan hardi, pour ravir à son rival le mérite de ses conceptions. On suppose que Lockwood lui rendait le change en temps et lieu.

Vers 1824, le juge Lockwood ayant parlé à quelques citoyens de l'endroit d'un projet de construire une distillerie, si les colons voulaient semer du riz sur leurs terres, Rolette eut vent de l'entreprise, et se rendit sans délai à Michillimackinac, pour aviser aux moyens de la mettre à exécution. Il fit rencontre dans l'île d'un nommé Curtis, capitaine en retraite, qui lui donna une haute idée de ses aptitudes scientifiques et industrielles. Il ne fallait pas tant d'une pareille merveille pour s'imposer au choix de Rolette, qui se fit accompagner de Curtis à la Prairie-du-Chien. Mais, comme la distillerie ne fut toujours qu'un château en Espagne, Curtis se rendit utile comme professeur dans la famille de Rolette, ce qui était plus en rapport avec ses connaissances théoriques. Rolette, il est vrai, fit l'acquisition de divers appareils de distillerie, mais pour une raison ou pour une autre, ils ne furent pas mis en opération, et il les renvoya finalement à Saint-Louis, en 1828.

Le commerce de Rolette était alors fort étendu ; ses barques sillonnaient les lacs et rivières avoisinants, et il était le Jacquesœur de ces régions.

Un jour que Rolette se trouvait à bord d'un de ses bateaux sur le lac Winnebago, il fit rencontre d'une autre de ses embarcations, qui venait directement de la Prairie-du-Chien. De part et d'autre on échangea rapidement quelques nouvelles.

— Eh bien, exclama Rolette, ont-ils achevé la nouvelle maison ? Et la cheminée fume-t-elle ?

— Oui, monsieur.

— Et comment est la récolte ?

— Très-belle, vraiment.

— Le moulin va-t-il ?

— Oui, il y a beaucoup d'eau,

— Comment est Whip (son cheval favori) ?

— Oh ! Whip est fort bien.

Après s'être minutieusement enquis du magasin, de la ferme et d'affaires de tout genre, il n'y avait plus raison de prolonger l'entretien.

— Eh bien, adieu, bon voyage !

— En avant, mes gens !

Mais songeant tout à coup qu'il n'avait pas demandé de nouvelles de sa famille, il s'écria :

— Arrêtez ! arrêtez ! Comment se portent madame Rolette et les enfants ?...

On voit que le " beau désordre," imaginé par le poète, est loin de régner dans ce dialogue.

XIII

Au printemps de 1826, une inondation terrible se fit sentir dans une vaste partie du Nord-Ouest. Les eaux de la Rivière-Rouge commencèrent à se gonfler le 2 mai, s'élevèrent de neuf pieds dans une seule journée, puis débordèrent sur la plaine environnante avec une telle rapidité que toute la colonie, affolée de terreur, dut déguerpir en toute hâte pour aller se réfugier sur les collines les moins éloignées. Maisons, hangars, clôtures, meubles, ustensiles divers, tout fut emporté par les eaux furibondes ; il resta bientôt à peine une seule construction debout. L'inondation dura jusqu'au 22 mai, mais ce ne fut que le 15 juin que les malheureux colons purent aller revoir le lieu, parfaitement désert, où s'élevaient, quelques semaines auparavant, leurs paisibles demeures.

Le désastre était complet. A part leurs animaux, les colons avaient tout perdu. Les débris de leurs habitations avaient été semés çà et là au loin dans la plaine, et pendant de longs jours, ces malheureux n'eurent d'autre toit que la voûte des cieux. Bref, c'était comme la prairie aux premiers jours de la colonie.

Que faire dans une pareille alternative ? Les Canadiens et les Ecosseis, habitués aux épreuves et aux privations, résolurent, avec leur courage ordinaire, de tenter la fortune de nouveau sur le théâtre même de leurs revers. Mais un grand nombre de soldats de l'ancien régiment des Meurons et des Suisses, venus à la Rivière-Rouge depuis quelques années seulement, décidèrent de se mettre à la recherche d'un sol plus hospitalier.

Les autres colons virent leur départ avec satisfaction, car ceux qui allaient les quitter étaient les membres les moins utiles de la colonie. Les Suisses étaient des gens paisibles et moraux, mais ils n'étaient pas faits pour un pays où la culture et la chasse sont les principaux moyens de subsistance. Ils étaient pour la plupart des artisans, des orfèvres, des pâtisseries et des musiciens, qui avaient émigré à la Rivière-Rouge sur les fausses représentations d'un agent de Lork Selkirk. Les Meurons se composaient d'aventuriers et d'esprits turbulents : véritable fléau dans toute société. C'étaient donc autant de bouches inutiles dans les jours d'épreuves, et Dieu sait qu'elles n'ont pas été ménagées à la colonie naissante fondée par Lord Selkirk. Inondations, famine, fléau des sauterelles : rien ne lui a manqué !

Deux cent quarante-trois individus partirent le 24 juin pour les Etats-Unis, et la compagnie de la Baie-d'Hudson leur fournit gratis le nourriture et les autres articles nécessaires pour une bonne partie du voyage. Les Suisses s'établirent pour la plupart sur les bords du Mississipi, et réussirent à former un bon noyau de colonisation.

Douze ou quinze de ces familles firent halte à la Prairie-du-Chien, qu'elles atteignirent après beaucoup de souffrances et de privations. Rolette s'intéressa vivement à leur sort, et il leur donna généreusement ce qui leur manquait en fait de vivres et de vêtements. Il prit ensuite les mesures voulues pour les faire avancer sûrement à Saint-Louis, leur destination.

Deux familles seules se décidèrent à demeurer à la Prairie-du-Chien. Le chef de l'une d'elles était cultivateur, et il fut facile de lui donner de l'occupation. L'autre, un nommé Straw, était Suisse d'origine et orfèvre de son métier. Lorsque Straw alla offrir ses services à Rolette, celui-ci se laissa aller à l'un des brusques mouvements d'impatience qui lui étaient habituels : " Vous êtes orfèvre, lui dit-il, et il n'y a peut-être pas une montre d'ici à Saint-Louis ; vraiment, vous avez choisi une bonne localité pour exercer votre industrie." Mais le bon naturel reprenant

le dessus, Rolette lui tint le langage suivant : " Vous avez un garçon et deux filles suffisamment âgés ; eh bien, je veux qu'ils vous aident pour faire le commerce du lait. Pour cela, je vous donnerai un cheval, une charrette, vingt vaches, et les étables nécessaires, puis vous vendrez le lait au fort. Je vous donnerai, de plus, une maison pour y demeurer ainsi que les vivres et les vêtements nécessaires pour vos besoins les plus pressants. Le produit de la vente du lait vous appartiendra exclusivement tant que vous ne trouverez pas moyen de subsister autrement." Rolette tint parole et leur laissa exercer ainsi cette industrie à ses dépens, pendant deux ans, sans réclamer un seul sou d'indemnité.

Les descendants de Straw demeurent encore à la Prairie-du-Chien et peuvent attester la véracité de ce beau trait d'humanité.

JOSEPH TASSÉ.

L'OPINION PUBLIQUE AUX ETATS-UNIS

Nous voyons par le dernier rapport de la Société historique du Wisconsin—la plus importante probablement de l'Ouest—que cette société va reproduire dans son prochain volume de *Collections*, l'étude historique publiée par M. Joseph Tassé, dans *L'Opinion Publique*, sur Charles de Langlade, ce héros canadien qui, après avoir été l'un des premiers défenseurs de la cause française en ce pays, devint ensuite l'un des premiers pionniers de l'Ouest et le fondateur de la Baie-Verte (*Green Bay*). La Société a confié la traduction de ce travail à madame Sarah Fairchild Dean, sœur du ci-devant gouverneur Fairchild, du Wisconsin, une femme qui a un rare talent littéraire uni à une connaissance parfaite du français. C'est avec plaisir que nous voyons les écrits de nos littérateurs canadiens ainsi remarqués et appréciés à l'étranger.—*Minerve*.

LE CLUB CANADIEN "LACROSSE."—Les membres de ce club sont revenus d'Angleterre, lundi dernier, à bord du *Moravian*. Ils ont fait un voyage dont ils conserveront sans doute un bon souvenir. Les honneurs ne leur ont pas manqué ; partout où ils ont joué, ils ont été accueillis comme des princes. Notre gracieuse souveraine elle-même a daigné montrer à nos sportsmen canadiens qu'elle s'intéressait à eux. Elle a assisté à une partie qu'ils ont jouée au château de Windsor. Voici comment un journal anglais parle des membres du club canadien "Lacrosse" :

" Les membres du club canadien "Lacrosse" ont eu l'honneur de jouer devant la Reine, au château de Windsor, dans l'après-midi de lundi. Ils étaient vingt-sept joueurs, quatorze Canadiens et treize Iroquois, conduits par leur capitaine, le Dr. W. Beer. M. James Lowther, M. P., sous-secrétaire d'Etat pour les colonies, les a présentés à Sa Majesté. M. le Dr. Beer a alors adressé quelques mots à la Reine, et Tier Karonair, le chef Iroquois, après avoir déposé son tomahawk aux pieds de Sa Majesté, a lu à la Reine une adresse en langue iroquoise. Ce document, qui était écrit sur écorce de bouleau, a été remis à Sa Majesté.

Le jeu terminé, Sa Majesté félicita les joueurs de l'adresse qu'ils avaient déployée, et présenta à chacun d'eux sa photographie.

Parmi les personnes qui entouraient la Reine se trouvaient la princesse Béatrice et les princes Léopold et Christian. On remarquait dans la foule un grand nombre de visiteurs étrangers, entre autres l'Hon. J. A. Chapleau, secrétaire-provincial pour Québec, et M. Dore, agent d'immigration de la confédération canadienne.

Un mot de Marseillais.

— J'ai tellement d'esprit, disait-il, que quand il tonne, j'ai toujours peur que mes pointes n'attirent le tonnerre !

.

Une anecdote inventée par le *Blackwood Magazine* pour prouver que les Français ont l'amour exagéré des distinctions et des panaches. L'auteur est M. Frédéric Marshall :

Le grand Napoléon, passant un jour une revue de vieux grognards réformés, aperçut un grenadier manchot, sur la poitrine duquel ne brillait aucune décoration.

— Où as-tu perdu ton bras ? lui demanda-t-il.

— A Austerlitz, sire.

— Et tu n'as pas été décoré ?

— Non, sire, on m'a oublié.

— Tiens, voilà ma croix ; je te fais chevalier.

Et l'empereur détacha sa décoration, qu'il remit au grenadier.

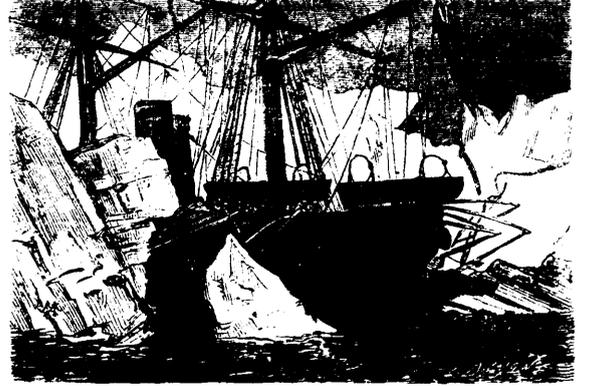
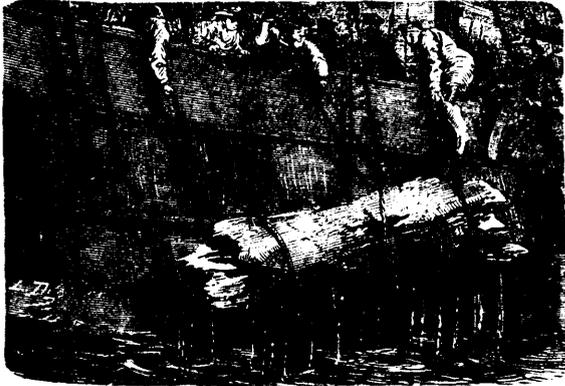
— Ah ! reprit le grognard, Votre Majesté me fait chevalier parce que je n'ai perdu qu'un bras. Qu'aurait-elle fait si j'en avais perdu deux ?

— Je t'aurais fait officier.

Aussitôt, le grenadier tira son sabre et se coupa l'autre bras !

Un mot, mais un seul. Avec quoi ce généreux grognard se coupa-t-il le second bras, s'il était manchot ?

Il est vrai que M. Marshall doit s'être souvenu du mot : Impossible n'est pas français.



AVENTURES
DU
CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

LES ANGLAIS AU POLE NORD

CHAPITRE VI.—LE GRAND COURANT POLAIRE

Bientôt les bandes d'oiseaux de plus en plus nombreuses, des pétrels, des buffins, des contre-maîtres, habitants de ces parages désolés, signalèrent l'approche du Groënland. Le *Forward* gagnait rapidement dans le nord, en laissant sous le vent une longue traînée de fumée noire.

Le mardi, 17 avril, vers les onze heures du matin, l'ice-master signala la première vue du *blink* de la glace (1). Il se trouvait à vingt milles au moins dans le nord-nord-ouest. Cette bande d'un blanc éblouissant éclairait vivement, malgré la présence de nuages assez épais, toute la partie de l'atmosphère voisine de l'horizon. Les gens d'expérience du bord ne purent se méprendre sur ce phénomène, et ils reconurent à sa blancheur que ce *blink* devait venir d'un vaste champ de glace situé à une trentaine de milles au-delà de la portée de la vue, et provenait de la réflexion des rayons lumineux.

Vers le soir, le vent retomba dans le sud, et devint favorable; Shandon put établir une bonne voilure, et, par mesure d'économie, il éteignit ses fournaux. Le *Forward*, sous ses humers, son foc et sa misaine, se dirigea vers le cap Farewell.

Le 18, à trois heures, un ice-stream fut reconnu, à une ligne blanche peu épaisse, mais de couleur éclatante, qui tranchait vivement entre les lignes de la mer et du ciel. Il dérivait évidemment de la côte Est du Groënland plutôt que du détroit de Davis, car les glaces se tiennent de préférence sur le bord occidental de la mer de Baffin. Une heure après, le *Forward* passait au milieu des pièces isolées de l'ice-stream, et, dans la partie la plus compacte, les glaces, quoique soudées entre elles, obéissaient au mouvement de la houle.

Le lendemain, au point du jour, la vigie signala un navire: c'était le *Valkirien*, corvette danoise qui courait à contre-bord du *Forward* et se dirigeait vers le banc de Terre-neuve. Le courant du détroit se faisait sentir, et Shandon dut forcer de voiles pour le remonter.

En ce moment, le commandant, le docteur, James Wall et Johnson se trouvaient réunis sur la dunette, examinant la direction et la force de ce courant. Le docteur demanda s'il était avéré que ce courant existât uniformément dans la mer de Baffin.

— Sans doute, répondit Shandon, et les bâtiments à voiles ont beaucoup de peine à le remonter.

— D'autant plus, ajouta James Wall, qu'on le rencontre aussi bien sur la côte orientale de l'Amérique que sur la côte occidentale du Groënland.

— Eh bien! fit le docteur, voilà qui donne singulièrement raison aux chercheurs du passage du nord-ouest! Ce courant marche avec une vitesse de cinq milles à l'heure environ, et il est difficile de supposer qu'il prenne naissance au fond d'un golfe.

— Ceci est d'autant mieux raisonné, docteur, reprit Shandon, que si ce courant va du nord au sud, on trouve dans le détroit de Behring un courant contraire qui coule du sud au nord, et doit être l'origine de celui-ci.

— D'après cela, messieurs, dit le docteur, il faut admettre que l'Amérique est complètement détachée des terres polaires, et que les eaux du Pacifique se rendent, en contournant ses côtes, jusque dans l'Atlantique. D'ailleurs, la plus grande élévation des eaux du premier donne encore raison à leur écoulement vers les mers d'Europe.

— Mais, reprit Shandon, il doit y avoir des faits à l'appui de cette théorie; et, s'il y en a, ajoutez-les avec une certaine ironie, notre savant universel doit les connaître.

— Ma foi, répliqua ce dernier avec une aimable satisfaction, si cela peut vous intéresser, je vous dirai que des baleines, blessées dans le détroit de Davis, ont été prises quelque temps après dans le voisinage de la Tartarie, portant encore à leur flanc le harpon européen.

— Et à moins qu'elles n'aient doublé le cap Horn ou le cap de Bonne-Espérance, répondit Shandon, il faut nécessairement qu'elles aient contourné les côtes septentrionales de l'Amérique. Voilà qui est indiscutable, docteur.

— Si cependant vous n'étiez pas convaincu, mon brave Shandon, dit le docteur en souriant, je pourrais produire encore d'autres faits, tels que ces bois flottés dont le détroit de Davis est rempli, mélèzes, trembles et autres essences tropicales. Or, nous savons que le Gulf-stream empêcherait ces bois d'entrer dans le détroit;

— C'est cela, fit le docteur: l'exemple après la règle.

Shandon donna les ordres nécessaires; le brick se dirigea vers la pièce de bois signalée, et bientôt après, l'équipage la hissait sur le pont non sans peine.

C'était un tronc d'acajou, rongé par les vers jusqu'à son centre, circonstance sans laquelle il n'eût pas pu flotter.

— Voilà qui est triomphant, s'écria le docteur avec enthousiasme, car, puisque les courants de l'Atlantique n'ont pu le porter dans le détroit de Davis, puisqu'il n'a pu être chassé dans le bassin polaire par les fleuves de l'Amérique septentrionale, attendu que cet arbre-là croit sous l'équateur, il est évident qu'il arrive en droite ligne de Behring. Et tenez, messieurs, voyez ces vers de mer qui l'ont rongé; ils appartiennent aux espèces des pays chauds.

— Il est certain, reprit Hall, que cela donne tort aux détracteurs du fameux passage.

— Mais cela les tue tout bonnement; répondit le docteur. Tenez, je vais vous faire l'itinéraire de ce bois d'acajou: il a été charrié vers l'Océan Pacifique par quelque rivière de l'isthme de Panama ou du Guatemala; de là, le courant l'a traîné le long des côtes d'Amérique jusqu'au détroit de Behring, et, bon gré mal gré, il a dû entrer dans les mers polaires; il n'est ni tellement vieux ni tellement imbibé qu'on ne puisse assigner une date récente à son départ; il aura heureusement franchi les obstacles de cette longue suite de détroits qui aboutit à la mer de Baffin, et, vivement saisi par le courant boréal, il est venu par le détroit de Davis se faire prendre à bord du *Forward* pour la plus grande joie du docteur Clawbonny, qui demande au commandant la permission d'en garder un échantillon.

— Faites donc, reprit Shandon: mais permettez-moi à mon tour de vous apprendre que vous ne serez pas le seul possesseur d'une épave pareille. Le gouverneur danois de l'île de Disko...

— Sur la côte du Groënland, continua le docteur, possède une table d'acajou faite avec un tronc péché dans les mêmes circonstances; je le sais, mon cher Shandon; eh bien, je ne lui envie pas sa table, car, si ce n'était l'embaras, j'aurais là de quoi me faire toute une chambre à coucher.

Pendant la nuit du mercredi au jeudi, le vent

souffla avec une extrême violence; le *drift* *Wood* (2) se montra plus fréquemment; l'approche de la côte offrait des dangers à une époque où les montagnes de glace sont fort nombreuses; le commandant fit donc diminuer de voiles, et le *Forward* courut seulement sous sa misaine et sa trinquette.

Le thermomètre descendit au-dessous du point de congélation. Shandon fit distribuer à l'équipage des vêtements convenables, une jaquette et un pantalon de laine, une chemise de flanelle, des bas de wadmél, comme en portent les paysans norvégiens. Chaque homme fut également muni d'une paire de bottes de mer parfaitement imperméables.

Quant à Captain, il se contentait de sa fourrure naturelle; il paraissait peu sensible aux changements de température; il devait avoir passé par plus d'une épreuve de ce genre, et, d'ailleurs, un Danois n'avait pas le droit de se montrer difficile. On ne le voyait guère, et il se tenait presque toujours caché dans les parties les plus sombres du bâtiment.

Vers le soir, à travers une éclaircie de brouillard, la côte du Groënland se laissa entrevoir par 37° 2' 7" de longitude; le docteur, armé de sa lunette, put un instant distinguer une suite de pics sillonnés par de larges glaciers; mais le brouillard se referma rapidement sur cette vision, comme le rideau d'un théâtre qui tombe au moment le plus intéressant de la pièce.

Le *Forward* se trouva, le 20 avril au matin, en vue d'un ice-berg haut de cent cinquante pieds, échoué en cet endroit de temps immémorial; les dégelés n'ont pas prise sur lui, et respectent ses formes étranges. Snow l'a vu; James Ross, en 1829, en prit un dessin exact, et en 1851, le lieutenant français Bellot, à bord du *Prince-Albert*, le remarqua parfaitement. Naturellement le docteur voulut conserver l'image de cette montagne célèbre, et il en fit une esquisse très-réussie.

Il n'est pas surprenant que de semblables masses soient échouées, et, par conséquent, s'attachent invinciblement au sol; pour un pied hors de l'eau, elles en ont à peu près deux au-dessous, ce qui donnait à celle-ci quatre-vingts brasses environ de profondeur (3).

Enfin, par une température qui ne fut à midi que de 12° (11° centigrades) sous un ciel de neige et de brouillards, on aperçut le cap Farewell. Le *Forward* arrivait au jour fixé; le capitaine inconnu, s'il lui plaisait de venir relever sa position par ce temps diabolique, n'aurait pas à se plaindre.

— Voilà donc, se dit le docteur, ce cap célèbre, ce cap si bien nommé (4)! Beaucoup l'ont franchi comme nous, qui ne devaient jamais le revoir! Est-ce donc un adieu éternel dit à ses amis d'Europe? Vous avez passé là, Frobisher, Knight, Barlow, Vaughan, Scroggs, Barentz, Hudson, Blossesville, Franklin, Crozier, Bellot, pour ne jamais revenir au foyer domestique, et ce cap a bien été pour vous le cap des Adieux!

Ce fut vers l'an 970 que des navigateurs, partis de l'Islande (5), découvrirent le Groënland. Sébastien Cabot, en 1498, s'éleva jusqu'au 59° degré de latitude; Gaspard et Michel Cotréal, de 1500 à 1502, parvinrent au 60°, et Martin Frobisher, en 1576, arriva jusqu'à la baie qui porte son nom.

A Jean Davis appartient l'honneur d'avoir découvert le détroit en 1585, et, deux ans plus tard, dans un troisième voyage, ce hardi navigateur, ce grand pêcheur de baleines, atteignit le soixante-troisième parallèle, à vingt-sept degrés du pôle.

Barentz en 1596, Weymouth en 1602, James Hall en 1605 et 1607, Hudson, dont le nom fut attribué à cette vaste baie qui échancre si profondément les terres d'Amérique, James Poole en 1611, s'avancèrent plus ou moins dans le dé-

- (2) Bois flotté.
- (3) Quatre cents pieds.
- (4) Farewell signifie adieu.
- (5) Ile des glaces.



si donc ils en sortent, ils n'ont pu y pénétrer que par le détroit de Behring.

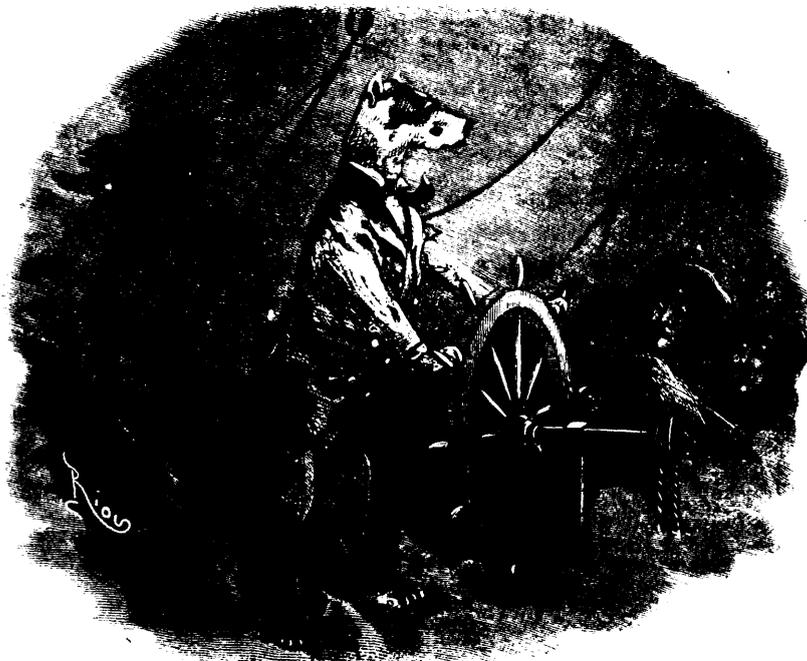
— Je suis convaincu, docteur, et j'avoue qu'il serait difficile avec vous de demeurer incrédule.

— Ma foi, dit Johnson, voilà qui vient à propos pour éclairer la discussion. J'aperçois, au large, une pièce de bois d'une jolie dimension; si le commandant veut le permettre, nous allons pêcher ce tronc d'arbre, le hisser à bord, et lui demander le nom de son pays.

moi à mon tour de vous apprendre que vous ne serez pas le seul possesseur d'une épave pareille. Le gouverneur danois de l'île de Disko...

— Sur la côte du Groënland, continua le docteur, possède une table d'acajou faite avec un tronc péché dans les mêmes circonstances; je le sais, mon cher Shandon; eh bien, je ne lui envie pas sa table, car, si ce n'était l'embaras, j'aurais là de quoi me faire toute une chambre à coucher.

Pendant la nuit du mercredi au jeudi, le vent



(1) Couleur particulière et brillante que prend l'atmosphère au-dessus d'une grande étendue de glace.

troit, à la recherche de ce passage du nord-ouest, dont la découverte eût singulièrement abrégé les voies de communication entre les deux mondes.

Baffin, en 1616, trouva, dans la mer de ce nom, le détroit de Lancaster; il fut suivi en 1619 par James Munk, et en 1719 par Knight, Barlow, Vaughan et Scroggs, dont on n'a jamais eu de nouvelles.

En 1776, le lieutenant Pickersgill, envoyé à la rencontre du capitaine Cook, qui tentait de remonter par le détroit de Behring, pointa jusqu'au 68e degré; l'année suivante, Young s'éleva dans le même but jusqu'à l'île des Femmes.

Vint alors James Ross, qui fit, en 1818, le tour des côtes de la mer de Baffin, et corrigea les erreurs hydrographiques de ses devanciers.

Enfin, en 1819 et 1820, le célèbre Parry s'élança dans le détroit de Lancaster, parvint à travers d'innombrables difficultés jusqu'à l'île Melville, et gagna la prime de cinq mille livres (6) promise par acte de parlement aux matelots anglais qui couperaient le cent soixante-dixième méridien par une latitude plus élevée que le soixante-dix-septième parallèle.

En 1826, Beecher toucha à l'île Chamisso; James Ross niverne, de 1829 à 1833, dans le détroit du Prince-Régent, et fait, entre autres travaux importants, la découverte du pôle magnétique.

Pendant ce temps, Franklin, par la voie de terre, reconnaissait les côtes septentrionales de l'Amérique, de la rivière Mackenzie à la pointe Turnagain; le capitaine Back marchait sur ses traces de 1823 à 1835, et ces explorations étaient complétées en 1839 par M. M. Dease, Simpson et le docteur Rae.

Enfin, sir John Franklin, jaloux de découvrir le passage du nord-ouest, quitta l'Angleterre en 1845 sur l'*Erebus* et le *Terror*; il pénétra dans la mer de Baffin, et depuis son passage à l'île Disko, on n'eut plus aucune nouvelle de son expédition.

Cette disparition détermina les nombreuses recherches qui ont amené la découverte du passage, et la reconnaissance de ces continents polaires si profondément déçiquetés; les plus intrépides marins de l'Angleterre, de la France et des Etats-Unis s'élançèrent vers ces terribles parages, et, grâce à leurs efforts, la carte si tourmentée, si difficile de ce pays put figurer enfin aux archives de la Société Royale Géographique de Londres.

La curieuse histoire de ces contrées se présentait ainsi à l'imagination du docteur, tandis qu'appuyé sur la lisse, il suivait du regard le long sillage du brick. Les noms de ces hardis navigateurs se pressaient dans son souvenir, et il croyait entrevoir sous les arceaux glacés de la banquise les pâles fantômes de ceux qui ne revinrent pas.

CHAPITRE VII. — LE DÉTROIT DE DAVIS

Pendant cette journée, le *Forward* se fraya un chemin facile parmi les glaces à demi brisées; le vent était bon, mais la température très-basse; les courants d'air, en se promenant sur les *ice-fields* (7), rapportaient leurs froides pénétrations.

La nuit exigea la plus sévère attention; les montagnes flottantes se resserraient dans cette passe étroite; on en comptait souvent une centaine à l'horizon; elles se détachaient des côtes élevées, sous la dent des vagues rougissantes et l'influence de la saison d'avril, pour aller se fondre ou s'abîmer dans les profondeurs de l'Océan. On rencontrait aussi de longs trains de bois dont il fallait éviter le choc; aussi le *crow's nest* (8) fut mis en place au sommet du mât de misaine; il consistait en un tonneau à fond mobile, dans lequel l'ice-master, en partie abrité contre le vent, surveillait la mer, signalait les glaces en vue, et même, au besoin, commandait la manœuvre.

Les nuits étaient courtes; le soleil avait reparu depuis le 31 janvier, par suite de la réfraction, et tendait à se maintenir de plus en plus au-dessus de l'horizon. Mais la neige arrêtait la vue, et, si elle n'amenait pas l'obscurité, rendait cette navigation pénible.

Le 21 avril, le cap Désolation apparut au milieu des brumes; la manœuvre fatiguait l'équipage; depuis l'entrée du brick au milieu des glaces, les matelots n'avaient pas eu un instant de repos; il fallut bientôt recourir à la vapeur pour se frayer un chemin au milieu de ces blocs amoncelés.

Le docteur et maître Johnson causaient ensemble sur l'arrière, pendant que Shandon prenait quelques heures de sommeil dans sa cabine. Clawbonny recherchait la conversation du vieux marin, auquel ses nombreux voyages avaient fait une éducation intéressante et sensée. Le docteur le prenait en grande amitié, et le maître d'équipage ne demeurait pas en reste avec lui.

« Voyez-vous, monsieur Clawbonny, disait Johnson, ce pays-ci n'est pas comme tous les autres; on l'a nommé la Terre-Verte (9), mais il n'y a pas beaucoup de semaines dans l'année où il justifie son nom!

— Qui sait, mon brave Johnson, répondit le docteur, si, au Xe siècle, cette terre n'avait pas le droit d'être appelée ainsi? Plus d'une révolution de ce genre s'est produite dans notre globe, et je vous étonnerais beaucoup en vous disant que, suivant les chroniqueurs islandais, deux cents villages florissaient sur ce continent, il y a huit ou neuf cents ans!

— Vous m'étonneriez tellement, monsieur Clawbonny, que je ne pourrais pas vous croire, car c'est un triste pays.

— Bon! si triste qu'il soit, il offre encore une retraite suffisante à des habitants, et même à des Européens civilisés.

— Sans doute! A Disko, à Uppernawik, nous rencontrerons des hommes qui consentent à vivre sous de pareils climats; mais j'ai toujours pensé qu'ils y demeureraient par force, non par goût.

— Je le crois volontiers; cependant, l'homme s'habitue à tout, et ces Groënländais ne me paraissent pas être aussi à plaindre que les ouvriers de nos grandes villes; ils peuvent être malheureux, mais, à coup sûr, ils ne sont point misérables; encore, je dis malheureux, et ce mot ne rend pas ma pensée; en effet, s'ils n'ont pas le bien-être des pays tempérés, ces gens-là, faits à ce rude climat, y trouvent évidemment des jouissances qu'il ne nous est pas donné de concevoir!

— Il faut le penser, monsieur Clawbonny, puisque le ciel est juste; mais bien des voyages m'ont amené sur ces côtes, et mon cœur s'est toujours serré à la vue de ces tristes solitudes; on aurait dû, par exemple, égarer les caps, les promontoires, les baies par des noms plus engageants, car le cap des Adieux et le cap Désolation ne sont pas faits pour attirer les navigateurs!

— J'ai fait également cette remarque, répondit le docteur; mais ces noms ont un intérêt géographique qu'il ne faut pas méconnaître; ils décrivent les aventures de ceux qui les ont donnés; auprès des noms des Davis, des Baffin, des Hudson, des Ross, des Parry, des Franklin, des Bellot, si je rencontre le cap Désolation, je trouve bientôt la baie de la Mercy; le cap Providence fait pendant au port Anxieux, la baie Repulse (10) me ramène au cap Eden, et, quittant la pointe Turnagain (11), je vais me reposer dans la baie du Refuge; j'ai là, sous les yeux, cette incessante succession de périls, d'échecs, d'obstacles, de succès, de désespoirs, de réussites, mêlés aux grands noms de mon pays, et, comme une série de médailles antiques, cette nomenclature me retrace toute l'histoire de ces mers.

— Justement raisonné, monsieur Clawbonny, et puissions-nous, dans notre voyage, rencontrer plus de baies du Succès que de caps du Désespoir!

— Je le souhaite, Johnson; mais, dites-moi, l'équipage est-il un peu revenu de ses terreurs?

— Un peu, monsieur; et cependant, pour tout dire, depuis notre entrée dans le détroit, on recommence à se préoccuper du capitaine fantastique; plus d'un s'attendait à le voir apparaître à l'extrémité du Groënländ, et jusqu'ici, rien. Voyons, monsieur Clawbonny, entre nous, est-ce que cela ne vous étonne pas un peu?

— Si fait, Johnson.

— Croyez-vous à l'existence de ce capitaine?

— Sans doute.

— Mais quelles raisons ont pu le pousser à agir de la sorte?

— S'il faut dire toute ma pensée, Johnson, je crois que cet homme aura voulu entraîner l'équipage assez loin pour qu'il n'y eût plus à revenir. Or, s'il avait paru à son bord au moment du départ, chacun voulant connaître la destination du navire, il aurait pu être embarrassé.

— Et pourquoi cela?

— Ma foi, s'il veut tenter quelque entreprise surhumaine, s'il veut pénétrer là où tant d'autres n'ont pu parvenir, croyez-vous qu'il eût recruté son équipage? Tandis qu'une fois en route, on peut aller si loin, que marcher en avant devienne ensuite une nécessité.

— C'est possible, monsieur Clawbonny; j'ai connu plus d'un intrépide aventurier dont le nom seul épouvantait, et qui n'eût trouvé personne pour l'accompagner dans ses périlleuses expéditions...

— Sauf moi, fit le docteur.

— Et moi après vous, répondit Johnson, et pour vous suivre! Je dis donc que notre capitaine est sans doute du nombre de ces aventuriers-là. Enfin, nous verrons bien; je suppose que du côté d'Uppernawik ou de la baie Melville, ce brave inconnu viendra s'installer tranquillement à bord, et nous apprendra jusqu'où sa fantaisie compte entraîner le navire.

— Je le crois comme vous, Johnson; mais la difficulté sera de s'élever jusqu'à cette baie de Melville; voyez comme les glaces nous entourent de toutes parts! c'est à peine si elles laissent passage au *Forward*. Tenez, examinez cette plaine immense.

— Dans notre langage de balinières, monsieur Clawbonny, nous appelons cela un *ice-field*, c'est-à-dire une surface continue de glaces dont on n'aperçoit pas les limites.

— Et de ce côté, ce champ brisé, ces longues pièces plus ou moins réunies par leurs bords?

— Ceci est un *pack*; s'il a une forme circulaire, nous l'appelons *palch*, et *stream*, quand cette forme est allongée.

— Et là, ces glaces flottantes?

— Ce sont des *drift-ice*; avec un peu de hauteur, ce seraient des ice-bergs ou montagnes; leur contact est dangereux aux navires, et il faut les éviter avec soin. Tenez, voici là-bas, sur cet *ice-field*, une protubérance produite par la pression des glaces; nous appelons cela un *hummock*; si cette protubérance était submergée à sa base, nous la nommerions un *calf*; il a bien fallu donner des noms à tout cela pour s'y reconnaître.

— Ah! c'est véritablement un spectacle cu-

rieux, s'écria le docteur en contemplant ces merveilles des mers boréales, et l'imagination est vivement frappée par ces tableaux divers!

— Sans doute, répondit Johnson; les glaciers prennent parfois des formes fantastiques, et nos hommes ne sont pas embarrassés pour les expliquer à leur façon.

— Tenez, Johnson, admirez cet ensemble de blocs de glace! ne dirait-on pas une ville étrange, une ville d'Orient avec ses minarets et ses mosquées sous la pâle lueur de la lune? Voici plus loin une longue suite d'arceaux gothiques qui nous rappellent la chapelle d'Henry VII ou le palais du Parlement (12).

— Vraiment, monsieur Clawbonny, il y a pour tous les goûts; mais ce sont des villes ou des églises dangereuses à habiter, et il ne faut pas les ranger de trop près. Il y a de ces minarets-là qui chancellent sur leur base, et dont le moindre écoulement d'un navire comme le *Forward*.

— Et l'on a osé s'aventurer dans ces mers, reprit le docteur, sans avoir la vapeur à ses ordres! Comment croire qu'un navire à voiles ait pu se diriger au milieu de ces écueils mouvants?

— On l'a fait cependant, monsieur Clawbonny; lorsque le vent devenait contraire, et cela n'est arrivé plus d'une fois, à moi qui vous parle, on s'ancrait patiemment à l'un de ces blocs; on dérivait plus ou moins avec lui; mais, enfin, on attendait l'heure favorable pour se remettre en route; il est vrai de dire qu'à cette manière de voyager on mettait des mois là où, avec un peu de bonheur, nous ne mettrons que quelques jours.

— Il me semble, dit le docteur, que la température tend encore à s'abaisser.

— Ce serait fâcheux, répondit Johnson, car il faut du dégel pour que ces glaces se divisent et aillent se perdre dans l'Atlantique; elles sont d'ailleurs plus nombreuses dans le détroit de Davis, parce que les terres se rapprochent sensiblement entre le cap Walsingham et Holsteinborg; mais au-delà du soixante-septième degré, nous trouverons, pendant la saison de mai et de juin, des mers plus navigables.

— Oui; mais il faut passer d'abord.

— Il faut passer, monsieur Clawbonny; en juin et juillet, nous eussions trouvé le passage libre, comme il arrive aux baleiniers; mais les ordres étaient précis; on devait se trouver ici en avril. Aussi je me trompe fort, ou notre capitaine est un gaillard solidement trempé, qui a une idée; il n'est parti de si bonne heure que pour aller loin. Enfin, qui vivra verra.

Le docteur avait eu raison de constater un abaissement dans la température; le thermomètre, à midi, n'indiquait que six degrés (14° centig.), et il régnait une brise du nord-ouest qui, tout en éclaircissant le ciel, aidait le courant à précipiter les glaces flottantes sur le chemin du *Forward*. Toutes n'obéissaient pas d'ailleurs à la même impulsion; il n'était pas rare d'en rencontrer, et des plus hautes, qui, prises à leur base par un courant sous-marin, déviaient dans un sens opposé.

On comprend alors les difficultés de cette navigation; les ingénieurs n'avaient pas un instant de repos; la manœuvre de la vapeur se faisait sur le pont même, au moyen de leviers qui l'ouvraient, l'arrêtaient, la renversaient instantanément, suivant l'ordre de l'officier de quart. Tantôt il fallait se hâter de prendre par une ouverture de champs de glace, tantôt lutter de vitesse avec un ice-berg qui menaçait de fermer la seule issue praticable; ou bien quelque bloc, se renversant à l'improviste, obligeait le brick à reculer subitement pour ne pas être écrasé. Cet amas de glaces entraînées, amoncelées, amalgamées par le courant du nord, se pressait dans la passe, et si la gelée venait à les saisir, elles pouvaient opposer au *Forward* une infranchissable barrière.

Les oiseaux se trouvaient en quantités innombrables dans ces parages; les pétrels et les contre-maîtres voltigeaient çà et là, avec des cris assourdissants; on comptait aussi un grand nombre de mouettes à tête grosse, à cou court, à bec comprimé, qui déployaient leurs longues ailes, et bravaient en se jouant les neiges fouettées par l'ouragan. Cet entrain de la gent ailée ranimait le paysage.

De nombreuses pièces de bois allaient à la dérive, se heurtant avec bruit; quelques cachalots à têtes énormes et renflées s'approchèrent du navire; mais il ne fut pas question de leur donner la chasse, bien que l'envie ne manquât pas à Simpson le harponneur. Vers le soir, on vit également plusieurs phoques, qui, le nez au-dessus de l'eau, nageaient entre les grands blocs.

Le 22, la température s'abaissait encore; le *Forward* força de vapeur pour gagner les passes favorables; le vent s'était décidément fixé dans le nord-ouest; les voiles furent serrées.

Pendant cette journée du dimanche, les matelots eurent peu à manœuvrer. Après la lecture de l'office divin, qui fut faite par Shandon, l'équipage se livra à la chasse des guillemots, dont il prit un grand nombre. Ces oiseaux, convenablement préparés suivant la méthode clawbonnienne, fournirent un agréable surcroît de provisions à la table des officiers et de l'équipage.

A trois heures du soir, le *Forward* avait atteint le Kin de Saël est-quart-nord-est, et la montagne de Sukkertop sud-est-quart-d'est-demi-est; la mer était fort houleuse; de temps en temps, un vaste brouillard tombait inopinément du ciel gris. Cependant, à midi, une observation exacte put être faite. Le navire se trouvait par 65°20' de latitude et 54°12' de longi-

tude. Il fallait gagner encore deux degrés pour rencontrer une navigation meilleure sur une mer plus libre.

Pendant les trois jours suivants, les 24, 25 et 26 avril, ce fut une lutte continuelle avec les glaces; la manœuvre de la machine devint très-fatigante; à chaque minute, la vapeur était subitement interrompue ou renversée, et s'échappait en sifflant par les soupapes.

Dans la brume épaisse, l'approche des icebergs se reconnaissait seulement à de sourdes détonations produites par les avalanches; le navire virait alors immédiatement, ou risquait de se heurter à des masses de glaces d'eau douce, remarquables par la transparence de leur cristal, et qui ont la dureté du roc. Richard Shandon ne manqua pas de compléter sa provision d'eau en embarquant chaque jour plusieurs tonnes de cette glace.

Le docteur ne pouvait s'habituer aux illusions d'optique que la réfraction produisait dans ces parages; en effet, tel ice-berg lui apparaissait comme une petite masse blanche fort rapprochée, qui se trouvait à dix ou douze milles du brick; il tâchait d'accoutumer ses regards à ce singulier phénomène, afin de pouvoir rapidement corriger plus tard l'erreur de ses yeux.

Enfin, soit par le halage du navire le long des champs de glace, soit par l'écartement des blocs les plus menaçants à l'aide de longues perches, l'équipage fut bientôt rompu de fatigue, et cependant, le vendredi 27 avril, le *Forward* était encore retenu sur la limite infranchissable du cercle polaire.

CHAPITRE VIII. — PROPOS DE L'ÉQUIPAGE

Cependant le *Forward* parvint, en se glissant adroitement dans les passes, à gagner quelques minutes au nord; mais, au lieu d'éviter l'ennemi, il faudrait bientôt l'attaquer; les ice-fields de plusieurs milles d'étendue se rapprochaient, et comme ces masses en mouvement représentent souvent une pression de dix millions de tonnes, on devait se garer avec soin de leurs étreintes. Des scies à glace furent donc installées à l'intérieur du navire, de manière à pouvoir être mises immédiatement en usage.

Une partie de l'équipage acceptait philosophiquement ces durs travaux, mais l'autre se plaignait, si elle ne refusait pas d'obéir. Tout en procédant à l'installation des instruments, Garry, Bolton, Pen, Gripper échangeaient leurs différentes manières de voir.

« Par le diable! disait gaiement Bolton, je ne sais pourquoi il me vient à la pensée que dans Water-street il y a une jolie taverne où l'on ne s'accote pas trop mal entre un verre de gin et une bouteille de porter. Tu vois cela d'ici, Gripper!

— A te dire vrai, riposta le matelot interpellé, qui faisait généralement profession de mauvaise humeur, je t'assure que je ne vois pas cela d'ici.

— C'est une manière de parler, Gripper; il est évident que dans ces villes de neige, qui font l'admiration de M. Clawbonny, il n'y a pas le plus mince cabaret où un brave matelot puisse s'humecter d'une ou deux demi-pintes de brandy.

— Pour cela, tu peux en être certain, Bolton; et tu feras bien d'ajouter qu'il n'y a même pas ici de quoi se rafraîchir proprement. Une drôle d'idée de priver de tout spiritueux les gens qui voyagent dans les mers du nord!

— Bon! répondit Garry, as-tu donc oublié, Gripper, ce que t'a dit le docteur? Il faut être sobre de tout boisson excitante, si l'on veut braver le scorbout, se bien porter et aller loin.

— Mais je ne demande pas à aller loin, Garry, et je trouve que c'est déjà beau d'être venu jusqu'ici, et de s'obstiner à passer là où le diable ne veut pas qu'on passe.

— Eh bien, on ne passera pas! répliqua Pen. Quand je pense que j'ai déjà oublié le goût du gin!

— Mais, fit Bolton, rappelle-toi ce que t'a dit le docteur.

— Oh! répliqua Pen avec sa grosse voix brutale, pour le dire, on le dit. Reste à savoir si, sous prétexte de santé, on ne s'amuse pas à faire l'économie du liquide!

— Ce diable de Pen a peut-être raison, répondit Gripper.

— Allons donc! riposta Bolton, il a le nez trop rouge pour cela; et s'il perd un peu de sa couleur à naviguer sous un pareil régime, Pen n'aura pas trop à se plaindre.

— Qu'est-ce que mon nez t'a fait? répondit brusquement le matelot attaqué à son endroit sensible. Mon nez n'a pas besoin de tes conseils; il ne te les demande pas; mêle-toi donc de ce qui regarde le tien!

— Allons! ne te fâche pas, Pen, je ne te croyais pas le nez si susceptible. Hé! je ne déteste pas plus qu'un autre un bon verre de whisky, surtout par une température pareille; mais si, au bout du compte, cela fait plus de mal que de bien, je m'en passe volontiers.

— Tu t'en passes, dit le chauffeur Warren qui prit part à la conversation: eh bien, tout le monde ne s'en passe peut-être pas!

— Que veux-tu dire, Warren? reprit Garry en le regardant fixement.

— Je veux dire que, pour une raison ou pour une autre, il y a des liqueurs à bord, et j'imagine qu'on ne s'en prive pas beaucoup à l'arrière.

— Et qu'en sais-tu? demanda Garry.

Warren ne sut que répondre; il parlait pour parler, comme on dit.

« Tu vois bien, Garry, reprit Bolton, que Warren n'en sait rien.

— Eh bien, dit Pen, nous demanderons une

(6) 125,000 francs.

(7) Champs de glace.

(8) Litéralement nid de corneille.

(9) Green Land.

(10) Baie qu'on ne peut atteindre.

(11) Cap du tour forcé.

(12) Edifices de Londres.

ration de gin au commandant ; nous l'avons bien gagnée, et nous verrons ce qu'il répondra.

—Je vous engage à n'en rien faire, répondit Garry.

—Et pourquoi ? s'écrièrent Pen et Gripper.

—Parce que le commandant vous refusera. Vous savez quel était le régime du bord quand vous vous êtes embarqués ; il fallait y réfléchir à ce moment-là.

—D'ailleurs, répondit Bolton, qui prenait volontiers le parti de Garry, dont le caractère lui plaisait, Richard Shandon n'est pas le maître à bord ; il obéit tout comme nous autres.

—Et à qui donc ? demanda Pen.

—Au capitaine.

—Ah ! toujours ce capitaine de malheur ! s'écria Pen. Et ne voyez-vous pas qu'il n'y a pas plus de capitaine que de taverne sur ces bancs de glace ? C'est une façon de nous refuser poliment ce que nous avons le droit d'exiger.

—Mais si, il y a un capitaine, reprit Bolton ; et je parierais deux mois de ma paye que nous le verrons avant peu.

—C'est bon, fit Pen ; en voilà un à qui je voudrais bien dire deux mots en face.

—Qui parle du capitaine ? dit en ce moment un nouvel interlocuteur.

C'était le matelot Clifton, passablement superstitieux et envieux à la fois.

—Est-ce que l'on sait quelque chose de nouveau sur le capitaine ? demanda-t-il.

—Non, lui fut-il répondu d'une seule voix.

—Eh bien, je m'attends à le trouver installé un beau matin dans sa cabine, sans que personne sache ni comment, ni par où il sera arrivé.

—Allons donc ! répondit Bolton : tu te figures, Clifton, que ce gaillard-là est un farfadet, un lutin comme il en court dans les hautes terres d'Ecosse !

—Ris tant que tu voudras, Bolton : cela ne changera pas mon opinion. Tous les jours, en passant devant la cabine, je jette un regard par le trou de la serrure, et l'un de ces matins je viendrai vous raconter à qui ce capitaine ressemble, et comment il est fait.

—Eh ! par le diable ! fit Pen, il sera bâti comme tout le monde, ton capitaine ! Et si c'est un gaillard qui veut nous mener où cela ne nous plaît pas, on lui dira son fait.

—Bon ! fit Bolton, voilà Pen qui le connaît même pas, et qui veut déjà lui chercher dispute !

—Qui ne le connaît pas ? répliqua Clifton de l'air d'un homme qui en sait long ; c'est à savoir s'il ne le connaît pas !

—Que diable veux-tu dire ? demanda Gripper.

—Je m'entends.

—Mais nous ne t'entendons pas !

—Eh bien, est-ce que Pen n'a pas eu déjà des désagréments avec lui ?

—Avec le capitaine ?

—Oui, le dog-captain, car c'est exactement la même chose.

Les matelots se regardèrent sans trop oser répondre.

—Homme ou chien, fit Pen entre ses dents, je vous affirme que cet animal-là aura son compte un de ces jours.

—Voyons, Clifton, demanda sérieusement Bolton, prétends-tu, comme l'a dit Johnson en se moquant, que ce chien-là est le vrai capitaine ?

—Certes, répondit Clifton avec conviction ; et si vous étiez des observateurs comme moi, vous auriez remarqué les allures étranges de cet animal.

—Lesquelles ? voyons, parle !

—Est-ce que vous n'avez pas vu la façon dont il se promène sur la dunette avec un air d'autorité, regardant la voilure du navire, comme s'il était de quart ?

—C'est vrai, fit Gripper ; et même, un soir, je l'ai positivement surpris les pattes appuyées sur la roue du gouvernail.

—Pas possible ! fit Bolton.

—Et maintenant, reprit Clifton, est-ce que la nuit il ne quitte pas le bord pour aller se promener sur les champs de glace, sans se soucier ni des ours ni du froid ?

—C'est toujours vrai, fit Bolton.

—Est-ce que vous voyez cet animal-là, comme un honnête chien, rechercher la compagnie des hommes, rôder du côté de la cuisine, et couvrir des yeux maître Strong quand il apporte quelque bon morceau au commandant ? Est-ce que vous ne l'entendez pas, la nuit, quand il s'en va à deux ou trois milles du navire, hurler de façon à vous donner froid dans le dos, ce qui n'est pourtant pas facile à ressentir par une pareille température ? Enfin, est-ce que vous avez jamais vu ce chien-là se nourrir ? Il ne prend rien de personne ; sa pâte est toujours intacte, et, à moins qu'une main ne le nourrisse secrètement à bord, j'ai le droit de dire que cet animal vit sans manger. Or, si celui-là n'est pas fantastique, je ne suis qu'une bête.

—Ma foi, répondit Bell le charpentier, qui avait entendu toute l'argumentation de Clifton, ma foi, cela pourrait bien être !

Cependant les autres matelots se taisaient.

—Enfin, demanda Bolton, où allons-nous avec le *Forward* ?

—Je n'en sais rien, répondit Bell ; à un moment donné, Richard Shandon recevra le complément de ses instructions.

—Mais par qui ?

—Par qui ?

—Oui, comment ? dit Bolton qui devenait pressant.

—Allons, Bell, une réponse ! reprirent les autres matelots.

—Par qui ? comment ? Eh ! je n'en sais rien, répliqua le charpentier, embarrassé à son tour.

—Eh ! par le captain-dog, s'écria Clifton. Il a

déjà écrit une première fois, il peut bien écrire une seconde. Oh ! si je savais seulement la moitié de ce que sait cet animal-là, je ne serais pas embarrassé d'être premier lord de l'Amirauté.

—Ainsi, reprit Bolton pour conclure, tu t'en tiens à ton opinion que ce chien-là est le capitaine ?

—Oui, comme je l'ai dit.

—Eh bien, dit Pen d'une voix sourde, si cet animal-là ne veut pas crever dans la peau d'un chien, il n'a qu'à se dépêcher de devenir un homme, car, foi de Pen, je lui ferai son affaire.

—Et pourquoi cela ? demanda Garry.

—Parce que cela me plaît, répondit brutalement Pen, et je n'ai de compte à rendre à personne.

—Assez causé, les enfants, cria maître Johnson en intervenant au moment où la conversation semblait devoir mal tourner. A l'ouvrage, et que ces scies soient installées plus vite que cela ! Il faut franchir la banquise !

—Bon ! un vendredi ! répondit Clifton en haussant les épaules. Vous verrez qu'on ne passe pas si facilement le cercle polaire !

Quoi qu'il en soit, les efforts de l'équipage furent à peu près impuissants pendant cette journée. Le *Forward*, lancé à toute vapeur contre les ice-fields, ne parvint pas à les séparer ; on fut obligé de s'encrener pendant la nuit.

Le samedi, la température s'abaissa encore sous l'influence d'un vent de l'est ; le temps se mit au clair, et le regard put s'étendre au loin sur ces plaines blanches que la réflexion des rayons solaires rendait éblouissantes. A sept heures du matin, le thermomètre accusait huit degrés au-dessous de zéro (—21° centig.)

Le docteur était tenté de rester tranquille dans sa cabine à relire des voyages arctiques ; mais il se demanda, suivant son habitude, ce qu'il lui serait le plus désagréable de faire en ce moment. Il se répondit que monter sur le pont par cette température, et aider les hommes dans la manœuvre, n'avait rien de très-réjouissant. Donc, fidèle à sa règle de conduite, il quitta sa cabine si bien chauffée et vint contribuer au halage du navire. Il avait bonne figure avec les lunettes vertes au moyen desquelles il préservait ses yeux contre la morsure des rayons réfléchis, et dans ses observations futures il eut toujours soin de se servir de snow-spectacles (13) pour éviter les ophthalmies très-fréquentes sous cette latitude élevée.

Vers le soir, le *Forward* avait gagné plusieurs milles dans le nord, grâce à l'activité des hommes de Shandon, adroits à profiter de toutes les circonstances favorables ; à minuit, il dépassait la soixante-sixième parallèle, et la sonde avait rapporté vingt-trois brasses de profondeur. Shandon reconnut qu'il se trouvait sur le bas-fond où toucha le *Victory*, vaisseau de Sa Majesté. La terre s'approchait à trente milles dans l'est.

Mais alors la masse des glaces, immobiles jusqu'alors, se divisa et se mit en mouvement ; les ice-bergs semblaient surgir de tous les points de l'horizon ; le brick se trouvait engagé dans une série d'écueils mouvants dont la force d'écrasement est irrésistible ; la manœuvre devint assez difficile pour que Garry, le meilleur timonier, prit la barre ; les montagnes tendaient à se refermer derrière le brick ; il fut donc nécessaire de traverser cette flotte de glaces, et la prudence autant que le devoir commandait de se porter en avant. Les difficultés s'accroissaient de l'impossibilité où se trouvait Shandon de constater la direction du navire au milieu de ces points changeants, qui se déplaçaient et n'offraient aucune perspective stable.

Les hommes de l'équipage furent divisés en deux bordées de tribord et de bâbord ; chacun d'eux, armé d'une longue perche garnie d'une pointe de fer, repoussait les glaçons trop menaçants. Bientôt le *Forward* entra dans une passe si étroite, entre deux blocs élevés, que l'extrémité de ses vergues froissa ces murailles aussi dures que le roc ; peu à peu il s'engagea au milieu d'une vallée sinuose remplie du tourbillon des neiges, tandis que les glaces flottantes se heurtaient et se brisaient avec de sinistres craquements.

Mais il fut bientôt constant que cette gorge était sans issue ; un énorme bloc, engagé dans ce chenal, dérivait rapidement sur le *Forward* ; il parut impossible de l'éviter, impossible également de revenir en arrière sur un chemin déjà obstrué.

Shandon, Johnson, debout à l'avant du brick, considéraient leur position. Shandon, de la main droite, indiquait au timonier la direction à suivre, et de la main gauche il transmettait à James Wall, posté près de l'ingénieur, ses ordres pour manœuvrer la machine.

—Comment cela va-t-il finir ? demanda le docteur à Johnson.

—Comme il plaira à Dieu, répondit le maître d'équipage.

Le bloc de glace, haut de cent pieds, ne se trouvait plus qu'à une encablure du *Forward*, et menaçait de le broyer sous lui.

—Malheur et malédiction ! s'écria Pen avec un effroyable juron.

—Silence ! s'écria une voix qu'il fut impossible de reconnaître au milieu de l'ouragan.

Le bloc parut se précipiter sur le brick, et il y eut un indéfinissable moment d'angoisse ; les hommes, abandonnant leurs perches, reflurent sur l'arrière en bruit de désordre de Shandon.

Soudain un bruit effroyable se fit entendre : une véritable trombe d'eau tomba sur le pont du navire, que soulevait une vague énorme. L'équipage jeta un cri de terreur, tandis que Garry à sa barre maintint le *Forward* en bonne voie, malgré son effrayante embarquée.

(13) Lunettes à neige.

Et lorsque les regards épouvantés se portèrent vers la montagne de glace, celle-ci avait disparu ; la passe était libre, et au-delà un long canal éclairé par les rayons obliques du soleil, permettait au brick de poursuivre sa route.

—Eh bien, monsieur Clabbonny, dit Johnson, m'expliquez-vous ce phénomène ?

—Il est bien simple, mon ami, répondit le docteur, et il se reproduit souvent ; lorsque ces masses flottantes se détachent les unes des autres à l'époque du dégel, elles voguent isolément et dans un équilibre parfait ; mais peu à peu elles arrivent vers le sud, où l'eau est relativement plus chaude ; leur base, ébranlée par le choc des autres glaçons, commence à fondre, à se miner ; il vient donc un moment où le centre de gravité de ces masses se trouve déplacé, et alors elles culbutent. Seulement, si cet ice-berg se fit retourné deux minutes plus tard, il se précipitait sur le brick et l'écrasait dans sa chute.

(A continuer.)

DE L'ÉVALUATION DU POIDS POUR L'ENGRAISSEMENT DU BÉTAIL À CORNES

Lorsqu'on ne peut se livrer avantageusement à l'entretien des vaches laitières, l'engraissement du bétail à cornes forme souvent la base de l'entreprise agricole. Pour réussir dans ce genre de spéculation, on doit encore, plus que pour toute autre partie, s'en occuper directement soi-même, et bien connaître les qualités qui caractérisent les animaux de bonne conformation pour prendre la graisse. Il faut aussi avoir l'habitude des achats et des ventes ; car, sans cela, on peut perdre tout le bénéfice qu'on pourrait raisonnablement attendre d'un système de nourriture bien entendu, en achetant au-dessus du cours et en vendant au-dessous.

L'évaluation du poids de la viande des animaux ne pouvant s'acquiescer que par une très-longue habitude, et, d'un autre côté, les balances et bascules propres à peser les animaux étant assez rares dans nos exploitations rurales, je donne ici une méthode fort simple et très-exacte, publiée et perfectionnée par M. de Dombasle, pour connaître le poids en viande nette d'un animal.

Et afin de rendre son usage plus facile, je l'ai transformée d'après les mesures et les poids usités en Canada.

Pour arriver à cette connaissance du poids de la viande nette, on mesure la circonférence de la poitrine de l'animal, en faisant passer un ruban gradué entre les jambes de devant, de manière à ce que la mesure remonte immédiatement derrière l'épaule, du côté où elle passe en avant de l'autre jambe. On réunit ensuite les deux extrémités de la mesure sur le garrot.

De cette manière, on obtiendrait le poids exact de l'animal, si l'on avait la certitude qu'il était bien placé, c'est-à-dire qu'une des deux jambes n'était pas plus avancée que l'autre ; mais comme il peut arriver que l'une des jambes soit plus ou moins avancée, sans que l'on s'en aperçoive, on doit faire la contre-épreuve avant que l'animal ait changé de position.

TABLEAU DE L'ÉVALUATION DU POIDS EN VIANDE NETTE DES BÊTES À CORNES D'APRÈS LA MÉTHODE DOMBASLE

Pieds	Livres	
	Poids	Viande
8	955	9.00
7	940	8.80
6	910	8.50
5	870	8.20
4	830	7.90
3	790	7.60
2	750	7.30
1	710	7.00
0	670	6.70
3	630	6.40
2	590	6.10
1	550	5.80
0	510	5.50
3	470	5.20
2	430	4.90
1	390	4.60
0	350	4.30
3	310	4.00
2	270	3.70
1	230	3.40
0	190	3.10
3	150	2.80
2	110	2.50
1	70	2.20
0	30	1.90

Ce tableau suffit généralement pour les races ordinaires ; mais pour les races améliorées telles que celles de Durham et autres qui dépassent les derniers Durham du tableau, en mesure, il serait utile que les propriétaires de ces races fissent des expériences en pesant exactement le rendement en viande nette des animaux qu'ils abattent ou vendent pour la boucherie, après les avoir mesurés, et qu'ils en donnassent connaissance, afin d'obtenir des chiffres qui permettraient d'augmenter le tableau jusqu'au maximum possible.

Par ce procédé, l'on peut se rendre compte du poids que les animaux à l'engrais acquièrent en consommant telle ou telle espèce de nourriture. On conçoit sans peine combien ces expériences, faites avec soin et suivies avec assiduité, peuvent être avantageuses et intéressantes pour le cultivateur.

Il serait à désirer que tous les cultivateurs

s'habituent à se servir de cette méthode, et prennent pour principe de se rendre compte, à la fin de chaque mois, de l'augmentation ou de la diminution du poids de leur troupeau ; par ce moyen, ils verraient toujours où ils en sont avec le stock, s'il profite de la nourriture qui lui est donnée, ou si cette dernière n'est pas suffisante, il en chercherait la cause et ferait son possible pour y remédier, afin de ne pas perdre les bénéfices d'un bon régime administré précédemment. C'est ainsi que tout bon cultivateur doit agir, et si une chance se présente pour vendre, il est toujours prêt et ne perd jamais sur la valeur de ses animaux.

Lorsqu'on veut spéculer avantageusement sur l'engraissement des bêtes à cornes, c'est vers la septième ou la huitième année que ces animaux s'engraissent le plus facilement ; les taureaux châtrés ne doivent être engraisés que lorsqu'ils ont perdu leur chair de taureau. Il est donc convenable de les faire travailler pendant quelque temps, pour que leur viande soit bonne. Les jeunes bêtes et les plus vieilles exigeraient une plus grande quantité d'aliments. Quelques espèces, telles que la race de Durham, engraisent facilement dès leur jeunesse.

L'engraissement au pâturage ne peut avoir lieu avantageusement que sur des prairies de bonne qualité, et en nombre suffisant pour avoir une nourriture de plus en plus meilleure pendant toute la durée de l'engraissement.

Il est très-important d'éloigner tout ce qui peut inquiéter le bétail : aussi ne doit-on laisser entrer les hommes que le moins possible dans les pâturages, et surtout en éloigner soigneusement les chiens. Pour commencer l'engraissement, on met les bêtes dans les pâturages les moins bons et déjà parcourus par des animaux plus gros ; quelque temps après, on les met dans les prairies de qualité moyenne, et enfin dans les pâturages de meilleure qualité, pour terminer l'engraissement. Il faut bien veiller à ce qu'ils aient constamment de bonne eau à boire.

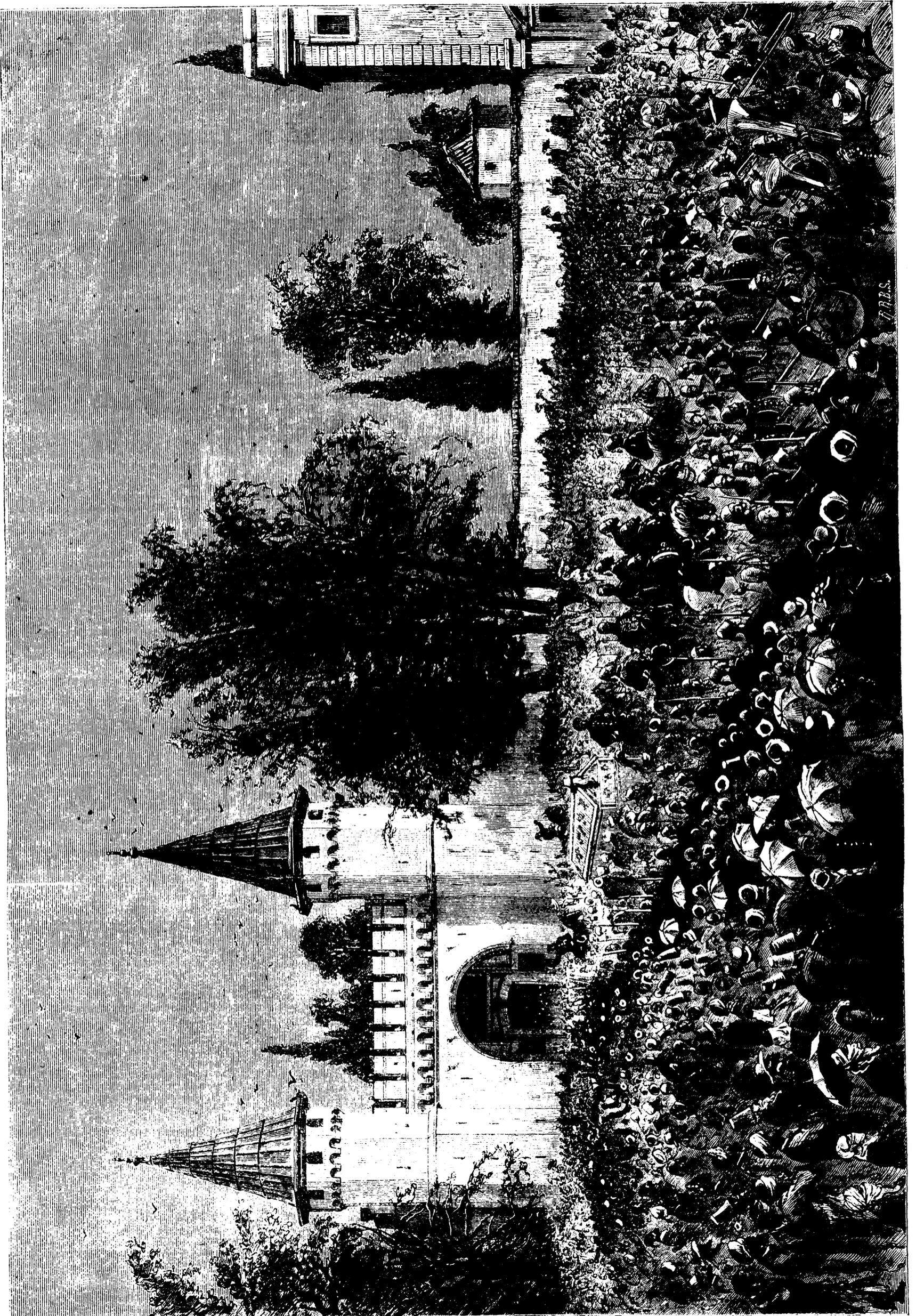
On engraisse encore avec des fourrages verts à l'étable, des racines et des farineux. Dans cette circonstance peu habituelle, il faut donner la nourriture cinq ou six fois par jour à des heures régulières, et observer les soins de propreté et de pansage avec ordre. Un bœuf mange de 190 à 200 livres de fourrages verts par jour ; en ajoutant une petite ration de foin sec, on accélère beaucoup l'engraissement ; en donnant une petite quantité d'orge moulue, les résultats sont encore plus satisfaisants.

Une fois que les heures des repas sont réglées, il ne faut pas les changer. Il est aussi très-important de laisser les animaux en repos, lorsque leur repas est terminé. Sans cette précaution, l'animal qui n'a pas reçu sa ration ordinaire à l'heure habituelle se tourmente et reste inquiet pendant longtemps. On doit toujours conserver la nourriture la meilleure et la plus substantielle pour la fin de l'engraissement.

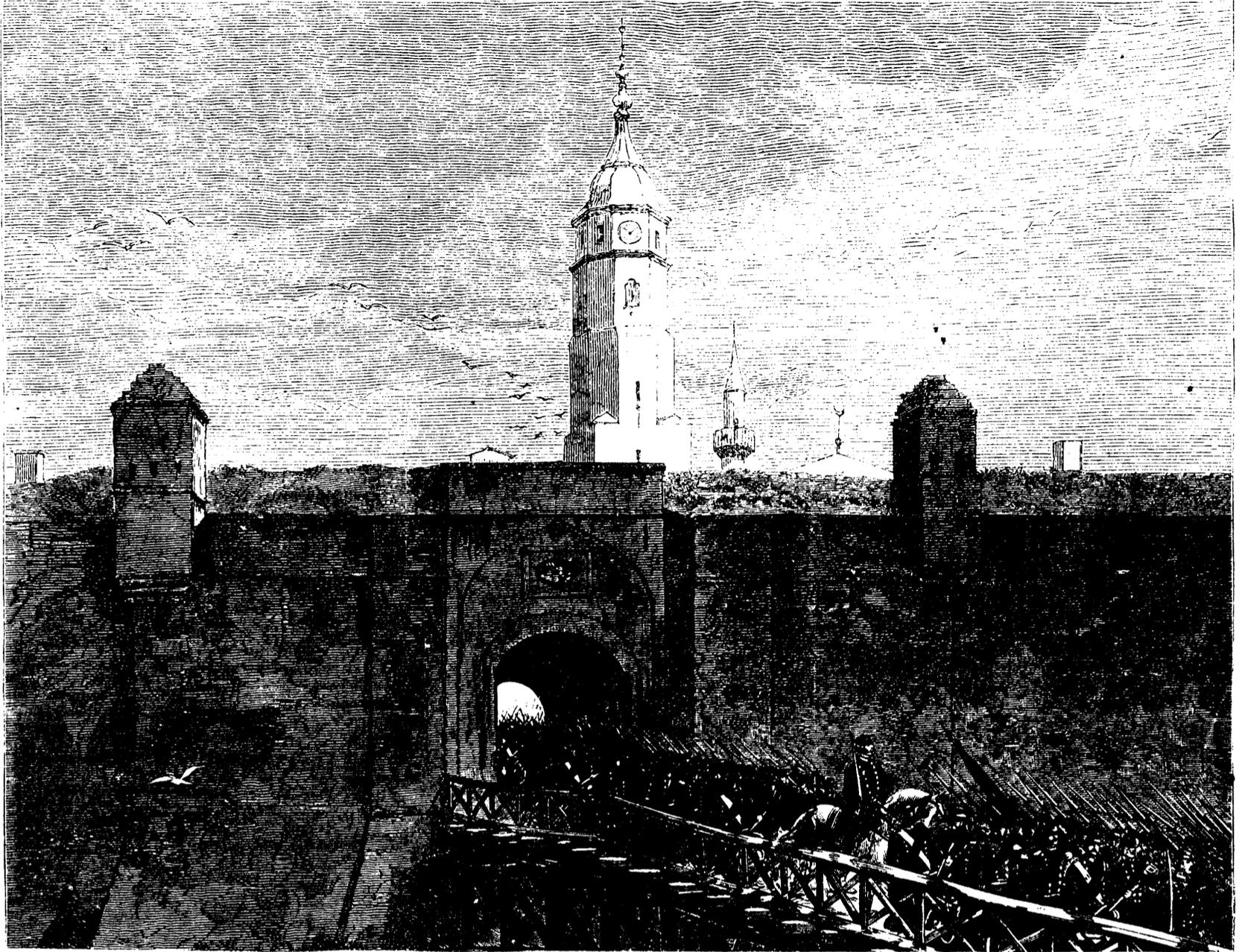
H. AUDRAIN.

St Hyacinthe, 5 juillet 1876.

MORTE DE FAIM.—Un ouvrier de Jersey City, nommé Wadsworth, a encouru, on ne dit pas pourquoi, l'inimitié de quelques-uns de ses camarades, qui ont formé le noble complot de l'empêcher de gagner sa vie. La considération que Wadsworth est marié et père de famille ne les a nullement touchés, et ils ont donné des preuves persistantes d'un ressentiment implacable. Partout où le malheureux ouvrier allait solliciter du travail, les conjurés arrivaient sur ses talons et, par des histoires vraies ou mensongères, réussissaient à le faire éconduire. Cette situation s'est prolongée plusieurs mois. Wadsworth n'ayant plus les moyens de payer la location d'un abri quelconque pour sa famille, l'a établie à bord d'un vieux bateau hors de service mouillé dans le bassin du Central Railroad, à l'extrémité sud de Jersey City, et il a recommencé ses pégrinations dans la ville, à la recherche d'un ouvrage quelconque. Ses ennemis, de leur côté, ont continué leur tactique, et il lui a été impossible de rien trouver. Reconnaissant l'inutilité de lutter plus longtemps contre une hostilité aussi opiniâtre, Wadsworth est parti ces jours derniers pour Troy, espérant que là du moins il lui serait permis de travailler. Il a laissé sur le vieux bateau qui leur servait de résidence sa femme et ses quatre enfants, dont l'aînée, Emma, avait cinq ans. Ils jeûnaient depuis longtemps, les pauvres enfants, ainsi que l'indiquaient trop leurs visages émaciés et leurs membres amaigris ; mais plus que tous les autres Emma avait souffert de ces privations prolongées ; quand son père s'est décidé à partir, elle n'avait plus qu'un souffle de vie. Le lendemain soir, jeudi, l'agonie a commencé. Par intervalles sa voix affaiblie se joignait à celles de ses petites sœurs demandant du pain. La malheureuse mère n'avait qu'un peu de farine ; elle en a délayé dans de l'eau et a essayé de la faire prendre à Emma, qui n'a pas pu l'avaler. Vers minuit elle a eu le délire ; elle se figurait que quelqu'un la poursuivait et voulait l'enlever. Sa mère l'a prise entre ses bras et portée sur le pont ; avant que le jour eût paru, elle avait cessé de souffrir. Le matin, des passants ont aperçu cette femme, affolée de douleur, qui serait toujours sur sa poitrine le corps inanimé. Au-dessous, les petits enfants continuaient à sangloter et à implorer un morceau de pain. Un des témoins de cet affreux spectacle a remis \$5 à Mme Wadsworth pour lui permettre de subvenir aux besoins les plus pressants. Les personnes charitables de Jersey City savent maintenant ce qu'elles ont à faire.



EVÈNEMENTS D'ORIENT.—FUNÉRAILLES D'ABD-UL-AZIZ À CONSTANTINOPLÉ



DÉPART DE BELGRADE DES TROUPES SERBES.



UNE RÉUNION DANS LE VILLAGE SERBE DE VICHNITZA, AVANT LE DÉPART DES MILICES POUR LA FRONTIÈRE—LA DANSE DU KOLO

LE POING COUPÉ

—
HISTOIRE TURQUE

J'étais depuis une quinzaine de jours à Constantinople, et j'avoue qu'en dépit du Bosphore, de Sainte-Sophie, des mosquées et des palais, je commençais à sentir l'enfer m'envahir de pieds à la tête, quand un jour en remontant une petite rue étroite et sale, une maison construite en bois attira mon attention.

Ce n'est point qu'elle eût rien d'extraordinaire dans son architecture, si l'on peut appeler cela de l'architecture, mais au-dessus de la porte il y avait une plaque de marbre noir sur laquelle se détachait en relief un poing coupé qui avait dû être doré autrefois.

Cette main m'intriguait ; mon drogman qui, par hasard, était intelligent, devina ma curiosité.

— Cette plaque de marbre, me dit-il, rappelle une vieille histoire. Voulez-vous que je vous la raconte ?

— J'allais vous le demander.

Quelques minutes après nous étions assis dans un café où l'on nous prodiguait des tasses de moka trop petites, et des pipes trop grandes, et mon compagnon me raconta ce qui suit :

* *

Il y a vingt ans, dit-il, la maison que vous venez de voir avait un aspect bien plus misérable encore qu'elle ne l'a maintenant, et les passants alors ont dû souvent se demander comment des croyants pouvaient vivre dans cette demeure dont eussent à peine voulu des juifs ou des raïas.

Enfin, on y vivait, on y souffrait même. Dans une des chambres de cette habitation, un matin, râlait un homme étendu sur quelques méchants coussins d'où la paille s'échappait.

A ses côtés, pressant une de ses mains dans ses petites mains, se tenait un enfant de dix ans à peu près, à la figure intelligente et décidée...

— Courage, pauvre père, disait-il au malade...

— Du courage, répondit d'une voix dolente le moribond, comment veux-tu que j'en aie encore ? Je souffre, je te vois souffrir, Méhémet, il n'y a pas un para ici, et qui sait quand il y en aura ?...

— Dans quelques heures peut-être, fit l'enfant.

Et déposant sur le front du vieillard un baiser, il alla décrocher une corbeille qui pendait au mur.

— Que vas-tu faire ? demanda le père.

— Je vais aller trouver le boulanger, notre voisin, auquel j'ai souvent fait de petites commissions : je lui demanderai de me donner à crédit des petits pains ; j'irai les vendre à la promenade de Kiahat-Khana et j'aurai bien du malheur si je ne réalise pas quelques bénéfices...

— Va, mon pauvre enfant, dit Méhémet-Ali, et que Dieu te protège...

Il y avait à peine deux heures que l'enfant était parti, quand il entra en courant, les yeux rouges et la bouche souriante. On voyait qu'il avait pleuré, mais le bonheur se lisait sur toute sa physionomie.

— Ah ! père ! s'écria-t-il, encore tout essoufflé et en se laissant tomber sur un escabeau, ah ! père ! tous nos malheurs sont finis !...

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda le vieillard en se redressant sur son coude.

— Figurez-vous, père, dit l'enfant, qu'avant même d'être à Kiahat, j'avais vendu la moitié de mes petits pains. Vous pensez si j'étais heureux. Je m'installai sur la place contre un arbre, et je me mis à crier ma marchandise. Peu à peu ma corbeille se vidait, quand soudain, près de moi passa un soldat de la garde du sultan, qui prit deux petits pains et s'éloigna sans me payer. Je courus après lui en réclamant les quelques paras qu'il me devait. Non-seulement il refusa de me payer, mais apercevant au fond de ma corbeille ma petite recette, il allait s'en emparer, et il avait déjà les doigts dessus, quand une main s'appuya sur son épaule.

— Il se retourna et se trouva en présence d'un homme de taille élevée, aux traits majestueux et imposants.

— Voleur ! dit cet homme au soldat, et appelant deux employés de la police : — Emmenez ce misérable et qu'on le juge... Il entr'ouvrit son caftan, et les serveurs du cadi tombèrent le front dans la poussière.

— Alors, se retournant vers moi, mon sauveur m'a interrogé, il m'a demandé mon nom. Il avait l'air si bon que j'ai eu confiance et j'ai raconté toutes mes misères.

— Quand j'ai cessé de parler, je l'ai entendu qui murmurait : — "Pauvre petit !" puis il a glissé dans ma corbeille ces trois pièces d'or, et ce qui vaut mieux peut-être, il a déchiré un morceau de sa ceinture et il me l'a donné en me disant de venir demain matin au palais du sultan et de le présenter à l'officier de garde qui m'apprendrait ce que j'aurais à faire...

— Au palais du sultan, s'écria le père de Méhémet, c'est étrange !...

* *

Le lendemain matin, à l'heure indiquée, l'enfant se présenta à la porte du palais. Dès qu'il eut montré le fragment de ceinture, on l'introduisit dans les appartements intérieurs, et quelques minutes après on le conduisit dans une espèce de kiosque splendide où il aperçut, étendu sur des coussins de soie, son sauveur de la veille.

Par un de ces mouvements charmants qui n'appartiennent qu'à l'enfance, il courut vers lui et lui prit la main qu'il porta à ses lèvres.

Deux ombres noires avaient été sur le point de s'élaner en voyant le mouvement de Méhémet, mais d'un signe, le maître les avait fait rentrer dans leur immobilité...

Le chef des croyants fit asseoir l'enfant à ses côtés, et causa avec lui pendant quelque temps, puis, charmé de la gentillesse et de l'intelligence du jeune Ali, il fit appeler le chef des écoles, lui donna ses instructions, et renvoya son protégé chargé de présents, en lui disant qu'il s'occuperait de lui.

Chose extraordinaire ! le sultan tint parole et n'oublia pas l'enfant.

Quelques jours après, Méhémet entra dans la première école de Constantinople dont, grâce à son intelligence et à son énergie au travail, il devenait rapidement un des plus brillants élèves. De temps en temps le sultan faisait appeler son protégé et constatait les progrès et le développement de cette intelligence qu'il considérait comme son œuvre et dont il était peut-être fier au fond.

Mais ces prospérités n'avaient point fait oublier à Méhémet son père ; grâce aux générosités de son illustre protecteur, le vieillard n'avait pas connu la misère, et il n'est pas d'attentions que ne lui prodiguât son fils pour lui prouver son affection.

Méhémet aimait son père d'un amour sans bornes, presque exagéré, comme savent aimer les musulmans qui en arrivent à ne pas discuter les actions, bonnes ou mauvaises, de ceux qu'ils aiment, et qui supportent leurs humeurs, leurs boutades, leurs caprices—en mettant le tout sur le compte de la fatalité.

Le vieil Ali aurait commis un crime que son fils ne l'en aurait pas moins adoré pour cela...

* *

L'enfant était devenu homme, et sous la main toute puissante du chef des croyants, il avait rapidement marché en avant. Comptant parmi les *oulémas* les plus instruits, il avait acquis une réputation méritée de science ; il venait d'être attaché à la personne du sultan en qualité de second secrétaire, et tout faisait présager que là ne s'arrêteraient pas ses succès, quand une nouvelle se répandit dans le palais. On venait de découvrir une conspiration contre le sultan. Il ne s'agissait seulement que d'étranger le souverain actuel, et de mettre son oncle à sa place. Mais heureusement, tous les conspirateurs avaient été arrêtés.

Sans savoir pourquoi, en apprenant cette nouvelle, Méhémet eut comme le pressentiment d'un malheur.

Le lendemain, il avait l'explication de ce pressentiment. Grâce à sa position, la liste des conjurés devait passer sous ses yeux ; quand il la parcourut, parmi les

noms des hommes qui avaient médité la mort de son bienfaiteur, il trouva le nom de son père.

Au même instant, le sultan le fit mander. — Je vois à ton visage, dit le chef des croyants, que tu as appris une mauvaise nouvelle. Ne t'inquiète pas pour toi, cela ne change en rien, ni ne diminue mon affection pour toi ; mais comme je connais l'amour que tu portes à ton père, j'ai voulu t'éviter, nous évitant de scènes pénibles. Ne me demande donc aucune grâce pour lui ; j'ai juré que la justice aurait son cours, et je serai inflexible même avec toi.

Le jeune *ouléma* comprit au ton de son maître qu'il n'y avait pas à le faire revenir sur sa résolution, et il s'éloigna le désespoir au cœur.

* *

Méhémet-Ali s'était en effet laissé affilier à quelques conspirations appartenant au vieux parti musulman. Comment avait-il oublié ce qu'il devait au souverain actuel, au bienfaiteur de son fils ? Était-ce un ingrat, était-ce un esprit faible ? C'était peut-être l'un et l'autre ; toujours est-il qu'il avait conspiré, et que le tribunal—usant de clémence—ne le condamna qu'à avoir le poing gauche coupé. La sentence devait être exécutée le lendemain.

Le jour même où le jugement fut rendu, Méhémet demanda une audience au sultan.

— Seigneur, dit-il, le viens vous demander une grâce...

Le souverain fronça le sourcil.

— Ce n'est pas, reprit vivement le jeune homme, la grâce de mon père... non... Veuillez, Seigneur, m'écouter quelques instants et vous ne me refuserez point la faveur que j'implore. Je vous dois tout, reprit le secrétaire, après un instant de silence ; vous m'avez consacré ce que je suis : vous m'avez consolé sans cesse de vos bienfaits, je n'ai jamais pu vous prouver ma reconnaissance et mon dévouement. Aujourd'hui, l'occasion se présente d'affirmer cette reconnaissance et ce dévouement.

Des misérables ont osé conspirer contre vous, parmi eux se trouve mon père. La justice l'a condamné à avoir le poing coupé : ce n'est point assez pour moi d'avoir renié cet homme, il faut un exemple frappant, terrible, et je viens vous demander l'autorisation d'exécuter moi-même la sentence. — Quoi ! s'écria le sultan, tu veux, remplaçant le bourreau, couper toi-même la main à ton père ?

— Oui...

— Mais ton affection pour lui ?

— Son crime a tué mon affection...

Longtemps le sultan hésita ; enfin, comme pris d'une résolution subite, après avoir fixé quelques instants le jeune homme :

— Soit, dit-il, va, je donnerai des ordres... mais j'exige que tu me rapportes toi-même le poignet de ton père...

Et quand Méhémet se fut éloigné...

— Et voilà, murmura-t-il, ce que l'ambition peut faire d'un fils !

* *

Le lendemain, le fils d'Ali se présenta devant le sultan. Il était pâle et semblait se soutenir à peine.

— Eh bien ! demanda le souverain. — L'exécution a eu lieu, Seigneur.

Et en silence il tendit à son maître une main encore sanglante...

— Misérable ! s'écria le chef des croyants en fureur... tu as cru te concilier ma bienveillance et me prouver ton dévouement, en commettant presque un parricide ; tu as foulé aux pieds tous les sentiments du fils pour servir tes projets ambitieux... Eh bien, tes projets ambitieux sont avortés et tout ce que j'avais de bienveillance se change en mépris ; et comme je ne veux point qu'un acte aussi abominable reste sans châtement, je te condamne à la prison perpétuelle. Gardes, emparez-vous de cet homme, liez-lui les mains et conduisez-le au château des Sept-Tours !

Méhémet n'avait pas dit un mot, mais deux grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Quand les soldats s'approchèrent de lui pour l'attacher, l'un d'eux lui saisit le bras gauche qu'il tenait caché sous son caftan, et poussa un cri d'étonnement.

A ce bras, enveloppé de linges ensanglantés, la main manquait.

A cette vue, le sultan comprit tout. Si Méhémet avait tant sollicité l'autorisation d'exécuter lui-même la sentence des juges, c'était pour éviter le supplice à son père en se l'infligeant à lui-même. Et cette main qu'il venait de présenter au sultan, c'était la sienne.

— Retirez-vous, dit aux gardes le chef des croyants.

Puis, s'approchant du jeune homme :

— Je t'avais mal jugé, Méhémet ; je te dois une compensation. A partir d'aujourd'hui, tu es mon premier secrétaire ; je t'accorde la grâce de ton père, et je veux qu'en souvenir de ton dévouement filial, on place sur la maison de ton père une plaque de marbre noir avec un poing doré...

— Voilà, dit le drogman, l'histoire de la main coupée que vous avez vue tout à l'heure...

Et il absorba sa quatorzième tasse de café.

M. DE BÉJAN.

Chimie.—*Métallisation des substances organiques, pour les rendre aptes à recevoir les dépôts galvaniques.* Note de M. P. Gazeneuve.—Actuellement, on emploie dans l'industrie, pour rendre conducteurs de l'électricité les corps mauvais conducteurs, la plombagine et les poudres métalliques.

Toutes les fois qu'il s'est agi de recouvrir des objets délicats ou de métalliser des moules offrant des saillies ou des dépressions très-peu accentuées, on a reconnu que l'application purement mécanique des poudres conductrices impalpables donnait une conductibilité inégale, ou éteignait certains détails figurés importants. C'est pourquoi généralement la métallisation s'opère en réduisant sur l'objet lui-même certains sels métalliques et en particulier les sels d'argent. L'objet est imprégné d'une solution aqueuse ou mieux alcoolique de nitrate d'argent que l'on peut réduire par la lumière solaire, par l'hydrogène, par les hydrogènes phosphorés, sulfurés, arsénisés ou par le phosphore. La lumière solaire et l'hydrogène doivent être rejetés pour leur action lente et incomplète. Les hydrogènes arsénisés, phosphorés, sulfurés, ont des qualités éminemment toxiques qui doivent les exclure de la pratique. Reste le phosphore que l'on a conseillé en solution concentrée dans le sulfure de carbone.

Les vapeurs provenant de cette solution sont essentiellement actives comme agent réducteur. Mais il y a là une source d'inquiétude pour l'industrie qui manie un produit très-dangereux par ses propriétés inflammables.

Le procédé que nous proposons offre l'avantage d'être plus rapide que le précédent, tout en donnant à l'opérateur la plus entière sécurité. Le nitrate d'argent est réduit à l'aide des vapeurs mercurielles. C'est là une application qui ressort des expériences de M. Merget.

Le nitrate d'argent qui sert à la métallisation est dissous dans l'alcool méthylique (esprit-de-bois), qui offre sur l'eau l'avantage de s'évaporer rapidement et d'imprégner plus complètement l'objet de nature animale ou végétale qui retient toujours de l'air dans ses cellules. L'alcool ordinaire coûterait davantage et serait un moins bon dissolvant du sel argentique. Une solution à 10 pour 100 suffit généralement ; on ajoute 3 pour 100 d'acide nitrique pour éviter la réduction du nitrate au sein de l'alcool.

Après une macération plus ou moins longue, suivant les cas, l'objet est égoutté, puis séché à l'aide d'une agitation rapide. Encore légèrement humide, il est mis au-dessus d'une solution saturée de gaz ammoniac. Quelques secondes d'exposition suffisent à la formation d'azotate double d'argent et d'ammoniaque très-facilement réductible. Le dessiccation de l'objet est achevée à une douce température. On fait alors intervenir les vapeurs mercurielles. Une cuvette à double fond reçoit le mercure à sa partie supérieure, et à sa partie inférieure de l'eau est maintenue bouillante à l'aide d'une faible flamme. L'objet, suspendu à peu de distance de la surface mercurielle, est complètement métallisé au bout de quelques minutes. Il est parfois très-brillant sous l'influence de l'amalgamation par excès de vapeurs mercurielles. Avec un peu d'habitude on reconnaît le moment où l'objet peut être porté dans les bains galvanoplastiques.

Pour satisfaire à toutes les règles de l'hygiène, la cuve à mercure sera établie sous une hotte où seront entraînées les vapeurs.

Nous avons pu recouvrir d'une couche de cuivre régulière des feuilles, des fleurs, des insectes et autres objets organiques, en employant cette méthode, appelée à rendre à l'industrie de réels services.

M. D.

Le mari et la femme se promènent à Meudon. Mise en gaieté par la splendeur du paysage, madame entonne un couplet de la *Petite Mariée* sur l'air de *Ciroffé-Giroffa*.

— Ma chère amie, vous vous trompez, fait observer monsieur.

— Comment cela ?

— Ce n'est pas l'air...

Madame hausse les épaules.

— Hé ! monsieur, vous savez bien que l'air de la campagne n'est pas le même que celui de Paris.

NEUF JOURS CHEZ UN TRAPPEUR

III

AU LAC DES NEIGES

(Suite.)

—Vite! vite! les fusils! donnez les fusils! Il y a des lacs sur le Petit-Caribou! dépêchons-nous! C'est Joseph qui nous arrive comme un boulet, qui, sans y voir dans notre trou noir comme la nuit, me jette à la face deux cadavres de martes et un de vison, en s'élançant vers les fusils.

—Es-tu fou, Joseph? demande le père Thomas, le *bougon* entre les doigts, la *guedille* à la lèvre inférieure; tu dis qu'il y a des lacs sur le Petit-Caribou?

—Je ne suis pas fou, et je vous répète qu'il y a sept caribous sur le petit lac, à portée de fusil de la rive gauche.

—On finit par comprendre: allons alors! Sont-ils couchés?

—Les lacs? reprend Joseph.

—Non, les caribous?

—Comme de raison qu'ils sont couchés, puisque je vous ai dit qu'ils nous attendent à une portée de fusil du côté droit.

—Tiens! c'était du côté gauche, tout-à-l'heure.

—Gauche ou droit, qu'est-ce que cela fait, du moment qu'il y a des caribous et qu'on peut les tirer?"

Pendant ce colloque, les fusils sont enlevés et chargés. En une seconde, le père et ses trois fils, portant quatre fusils, filent sur la croûte qui tapisse le lac des Neiges. Ils emportent avec eux le fusil à deux coups, chargeant par la culasse, de Wilbrod, qui reste en arrière le temps de passer ses chaussons.

Le petit lac dont il s'agit est situé à un demi-mille au nord-ouest du lac des Neiges. C'est vite fait, comme bien on pense. Wilbrod arrive sur le terrain juste au moment où le père Thomas envoyait sa balle, à une distance de deux arpents et plus, dans un groupe de sept caribous, couchés au beau milieu du lac. Aucun d'eux n'est atteint, mais tous saisis de panique, ils se précipitent, chacun de son côté, vers la forêt. Mais avant de l'atteindre, soit que la réflexion leur aidât à se mieux diriger, soit qu'ils sentissent le besoin de se grouper pour s'entraider, on les vit revenir trois ensemble sur un point et quatre sur l'autre. Un second coup de fusil est tiré sur les trois premiers, qui sans plus hésiter piquent vers la forêt, suivis de leurs quatre autres compagnons; mais bientôt l'un d'eux ralentit sa course, et reste en arrière à une grande distance. Hallali! Hallali! les quatre fils Siouï ont rechargé leurs armes et courent sus au noble gibier, pendant que Wilbrod et le père Siouï reviennent au camp l'oreille basse.

Retenu à la cabane par une assez forte enflure au genou gauche qui m'empêche de risquer une longue course, je les attendais avec hâte et j'écoute leur récit avec le plus vif intérêt.

Le père Thomas a le premier la parole; il monte à la tribune, ce qui consiste à s'asseoir sur un des bancs en bourrant sa pipe: je l'écoute de toute la longueur de mes oreilles humaines.

Il a tiré hors de portée, sachant à l'avance son coup perdu; mais il fallait donner l'éveil, n'est-ce pas?

—Sans doute.

Cependant, sa balle n'a peut-être pas passé à un doigt de l'échine du gros mâle: vous l'avez remarqué, M. Wilbrod?

—Oh! oui!

—Ils se sont dispersés, comme s'ils eussent été lancés par une poudrière aux quatre coins du lac. Puis aspirant l'air de tous côtés, humant l'odeur de la poudre, ils se pelotonnèrent de nouveau, quatre d'un côté, trois de l'autre. Vous les avez vus, M. Wilbrod?

—Si je les ai vus? il y en a quatre, les quatre plus beaux, qui sont venus s'arrêter en face de moi, tous quatre me montrant le flanc, trois côte-à-côte et le quatrième à deux pas en arrière.

—Et vous n'avez pas tiré?

—Tirer? et avec quoi tirer, lorsque vous aviez emporté mon fusil?

—Satané fusil! il a raté entre mes mains.

—Mon fusil a raté, dites-vous? s'écrie Wilbrod, en s'excitant, raté! raté! jamais! Si pareille chose lui arrivait, je le briserais sur mon genou et je le jetterais au fond du lac. Mon fusil rater! oh! jamais! jamais!

Le père Siouï intimidé crut devoir faire apologie. Peut-être ne connaissait-il pas le maniement de l'arme, et qu'il n'a pas pu s'en servir. Quoi qu'il en soit, il a tiré un second coup sur le groupe de trois et il est bien sûr que son coup a porté. A preuve, ce caribou qui est resté en arrière.

—Il y a eu un autre coup de tiré.

—Oui, Joseph a tiré un coup, mais il était trop loin.

Wilbrod, un peu remis, commence par faire l'éloge de son fusil, puis il affirme et maintient que s'il l'eût tenu entre ses mains, il abattait de ses deux coups les quatre caribous du premier groupe.

—C'est fort possible, reprend le père Thomas, puisque Cauchon en a tué cinq à postes (chevrotines) d'un seul coup de fusil.

L'histoire se répète avec des variantes, deux heures durant. Les historiens qui gagnent tant de batailles après coup, sur le papier, qui évitent toutes les fautes, profitent de tous les avantages, ne sauraient parler mieux.

Au bout de deux heures, arrivent fatigués, épuisés, Pitre et Mathias. Le premier a rejoint six des caribous dans un moment où ils se reposaient debout en alerte; mais le temps d'épauler son arme et ils étaient disparus. Il sait que Joseph a suivi le septième, il a entendu un coup de fusil dans la direction qu'il a prise.

Joseph surgit bientôt tout essoufflé, la figure rouge, l'œil animé: il a abattu sa pièce, à dix ou douze arpents de la cabane.

Les chiens sont attelés au traîneau, et dans moins d'une heure rapportent le caribou à la porte de la cabane. C'est une superbe bête, d'un poids de deux cents livres au moins. Au souper, nous dégustions un délicieux steak au caribou.

—Eh bien! dit le père Siouï, qu'est-ce que vous pensez maintenant du rêve de Joseph? Deux martes, un vison et un caribou dans sa journée! Adélaïde n'est-elle pas une bonne fille! dites!

—Et puis, papa, reprit Georges, vous ne parlez pas de mes deux martes, à moi?"

Georges avait en effet levé deux martes dans ses trappes, ce qui, tout compris, représentait pour le père Siouï une valeur réelle d'au moins vingt dollars.

* *

Le soir, à la clarté d'une bougie, nous jouons une partie de *all fours*, en résumant les faits et gestes du jour et en devisant des chances de beau temps pour le lendemain. Nous faisons promettre à Wilbrod, encore garçon, de penser à sa belle en se couchant, afin qu'elle vienne le visiter en rêve et nous assurer ainsi le succès de notre pêche.

Jeudi, 23 mars: Hélas! les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Le froid a diminué, le vent se fait à peine sentir, mais le soleil nous boude caché derrière un massif de nuages imbriqués qui ne nous promettent rien de bon. Wilbrod se dirige vers le sud-ouest, Paul, Pitre et moi vers l'est, en quête d'aventures sur divers lacs connus. A midi, nous sommes tous de retour à la cabane; bredouille! de part et d'autre. Cependant, une partie des lignes reste appâtée; nous pouvons espérer encore pouvoir capturer quelques truites. Après avoir mangé une délicieuse soupe au caribou, Paul et Pitre repartent pour visiter les lignes sur le grand lac.

Wilbrod et moi, nous reprenons la pêche à la main sur le bassin. Nous capturons une douzaine ou deux de ventres-blancs et de petits touradis. Ces années dernières, les gros touradis venaient jusque sur les battures; ils paraissent s'en tenir éloignés maintenant. Pour stimuler notre ardeur, le père Siouï nous raconte que Pitre son fils, pêchant un jour à la main comme nous faisons, eut le bonheur de piquer une loutre qu'il réussit à amener jusqu'au bord du trou; mais, malheureusement, l'animal était trop gros pour pouvoir y passer, et Pitre n'avait pas de couteau sur lui pour

le saigner, ni de bâton sous la main pour l'assommer. En se débattant, la loutre réussit à rompre la ligne, et bonjour Luc! Si nous allions pincer une loutre? A cette idée, nous pêchons comme à la tâche.

Vers le soir, les nuages se ramassent au-dessus du lac, il se brasse encore une tempête là-haut. Que passera-t-il à travers ce tamis, cette nuit ou demain? Sera-ce de la neige, de la pluie, du grésil ou de la grêle? Paul et Pitre reviennent les mains vides et passablement découragés.

—Avez-vous rêvé, la nuit dernière, M. Wilbrod? demande le père Siouï.

—Non, monsieur.

—Ah! ben dame!"

* *

A la veillée, nous faisons notre partie de *all fours*: puis nous invitons encore le père Siouï à parler de ses chasses. Il décline la proposition, en se rejetant sur Wilbrod, qui n'a pas encore conté son histoire, et qui nous en doit pour le moins une. Celui-ci réplique, en souriant, qu'il appartient à une famille renommée par sa taciturnité, qu'il a pour devise: "*Parole est d'argent, silence est d'or*," ce que le père Siouï, qui prétend avoir appris le latin sous feu Mgr. Cook, traduit ainsi: "*Verbum argenti sed silentium dori*."

—Mais quels sont donc ces parents qui ont été si avares de paroles? Nous ne les connaissons pas.

—Il est un de mes parents de la plus haute position dans ce pays, que vous connaissez parfaitement, que vous respectez autant que moi, que vous vénérez presque—pour ses vertus et sa dignité personnelle seules, toutes autres circonstances mises de côté—qui est l'homme le plus taciturne, ou, si vous voulez, le plus absorbé en lui-même qui puisse se rencontrer.

—Allons donc!

—Je vous dis qu'il en est ainsi.

—Et son nom?

—Je ne le nommerai pas, mais je vous dirai qu'un jour, le révd. M. B..., qui n'a pas la langue dans sa poche, fut provoqué à un pari au sujet de ce vénérable parent. Les amis du révd. M. B... voulaient se gausser de lui, cela va sans dire.

—Vous partez à Saint-Joachim? lui dirent-ils.

—Je pars, oui, ou plutôt je dois dire nous partons, car nous allons deux ensemble.

—Et quel est l'heureux compagnon?

—C'est M. T...

—Oh! oh! oh! hi! hi! hi! Vous allez vous amuser! O Dieu! vous allez mourir de rire!

—Soit, je vous comprends, vous me plaignez parce que je ne pourrai discourir à mon gré le long de la route; eh bien! je vous parie une bouteille de vin que M. T... parlera plus que moi durant le trajet d'ici à Saint-Joachim.

—Tenu! tenu! tenu! s'écrièrent dix voix à la fois.

Et le révérend M. B.... gagna son pari.

—Tu dis?

—Que M. B... gagna son pari. Dans un trajet de près de vingt milles, mon parent n'a fait qu'une seule réflexion: *Voilà un beau champ de blé!* mais le révd. M. B... se contenta de lui répondre laconiquement: "Oui, monsieur!" Le pari fut donc gagné."

Et le fait est historique.

A. N. MONTPETIT.

(A continuer.)

Le camphre, tant préconisé comme remède préventif dans une foule d'affections, serait pour les plantes un excellent réconfortant. Des plantes malingres, malades, faibles, arrosées avec de l'eau légèrement camphrée reprennent en peu de temps et acquièrent beaucoup de vigueur. Si avant de semer les graines de fleurs, on les trempe pendant quelque temps dans une eau camphrée, ces graines germent plus vite et avec plus de vigueur. Le traitement peut s'appliquer surtout à des graines que l'on a quelque raison de craindre un peu vieilles, l'eau de camphre devient pour elles l'onde de Jouvence, elle leur rend la faculté germinative. Autre particularité curieuse. Des fleurs coupées, des feuillages se conservent un temps plus long et même semblent se développer encore lorsqu'on les maintient plongés dans l'eau camphrée au lieu de les faire baigner dans l'eau pure.

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

CHARADES

No. 20

L'avare a soin de cacher mon premier;
La femme a soin de cacher mon dernier;
Chacun se cache en voyant mon entier.

ENIGMES

No. 32

Dans le bosquet où je pris la naissance,
Je vis en paix des ma plus tendre enfance.
En vieillissant j'acquires beaucoup d'appas;
Mais ma beauté me conduisit au trépas:
Un amateur avide et sans scrupule
M'arrache, hélas! de ma chère cellule.
Non satisfait de mon enlèvement,
Il me prépare un horrible tourment:
Je fais un cri qui termine ma vie,
Et ma douleur contente son envie.
Communiquée par Dlle H. JOHN. Lévis.

MOTS CARRÉS

No. 6

Mon premier, en été, est propre à l'hygiène,
Mon second, en Toscane en tout temps se promène,
Mon troisième est fleuve, ou contrée à ton goût,
Et mon dernier est grand jour de fête partout.

No. 7

A Chambly, mon premier, cette année, est célèbre,
Mon second renfermait, jadis, cendre funèbre,
Mon troisième dit qu'il n'est pas régulier,
Quoiqu'il sonne nouveau, vieux chiffre est mon dernier.
Par V. P. Ile Dupas.

Quelles sont les villes dont les noms forment les anagrammes suivants:

- No. 1. Chat enragé?
" 2. Il les arme?
" 3. Ma satire?
" 4. Le bon gré?
" 5. L'un sécha?
" 6. Ta charge?
" 7. On ne fait l'aube?
" 8. Omer?
" 9. Le jus amer?
" 10. On chatie?
" 11. Blé royal?
" 12. Bas ciré?
" 13. Salubre?
" 14. Il rebute?
" 15. Le mot "Brai"?
" 16. O peu change?
" 17. Rôles?

Communiqués par H. DE LOTTINVILLE, Québec.

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE NO. 27 DE "L'OPINION PUBLIQUE."

Enigmes:

- No. 27.—Livres.
No. 28.—Fumée.
No. 29.—Silence.

Anagrammes:

Les oiseaux.

- No. 1.—Martin-pêcheur.
No. 2.—Corbeau.
No. 3.—Etourneau.
No. 4.—Moineau.
No. 5.—Mésange.
No. 6.—Hirondelle.
No. 7.—Loriot.
No. 8.—Mule.
No. 10.—Alouette.

Logographe:

No. 4.—Orange—Oran—or—ange—orge—an—Garonne.

Charades:

- No. 17.—Vertu.
No. 18.—Falot.

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

Enigmes: Tous, B. E. Pelland; V. P.; F. X. Demers, J. E. G., St. Sébastien; Is. Enoch Lepage; J. B. Laferrère; 27, 28, Dlle Déla Rivet; 28, Dlle L. Dolbec; 27, 28, Dlle V. Ducharme; 27, Dlle Valade; 27, Eliz. Paiement; Ste. Thérèse; 27, 28, J. R. et Ar. Peltier; 27, P. E. Robillard; 27, 28, Dlle E. Dugal; 27, A. R. Boisdoré; 27, 28, Alex. Lacaille; 27, G. Bigaquette; 27, 28, Eugénie Cinq-Mars; 27, W. B. Aird, jr.; 27 et 28, Dlle Elodie Gaucher.

Anagrammes:—Tous, B. E. Pelland; V. P.; Dlle Déla Rivet, Dlle V. Ducharme A. et J. R. Peltier, J. A. Laferrère, P. E. Robillard, N. P. J. E. G. tous moins 1, A. Bidégaré; six, Mlle L. Dolbec; deux, Dlle Valade; six, R. Forget; huit, F. X. E. Demers; trois, A. G. St. Jean; cinq, W. B. Aird, jr.; huit, Is. E. Lepage.

Logographe: B. E. Pelland; V. P.; Déla Rivet, Dlle V. Ducharme, J. A. Laferrère, Dlle Eliz. Paiement.
Charades: 17 et 18, B. E. Pelland; V. P.; Déla Rivet, Dlle V. Ducharme, J. A. Laferrère, Mlle L. Dolbec; J. E. G.; Dlle E. Gaucher; Is. E. Lepage; 17, Dlle Eliz. Paiement; Ar. Peltier; 17 et 18, F. X. E. Demers; 17, P. E. Robillard.

L'Amérique nourrira bientôt l'Europe.

—Indépendamment des grains qu'elle envoie en France en abondance, des bestiaux et des viandes qu'elle se prépare à y expédier, elle adresse en Angleterre une quantité vraiment énorme de fromages. Tandis qu'en 1853, les Etats-Unis envoyaient en Angleterre 500,000 kilogrammes de fromages, l'exportation pour le même pays a été, en 1874, de près de 5 millions de kilogrammes. La production totale des Etats-Unis dépasse aujourd'hui 125 millions de kilogrammes sur lesquels 45 sont expédiés au dehors. A lui seul New-York fabrique 40 millions de kilogrammes pour lesquels il lui faut employer le lait de 250,000 vaches.

MAUX DE TÊTE NERVEUX.—Combien est cruelle cette maladie avec ses palpitations constantes si difficiles à guérir et qui semblent résister à tous les remèdes ordinaires! Dans ces circonstances, les PILULES NERVO-TONIQUES DE WINGATE donnent un soulagement immédiat, et, si les prescriptions sont scrupuleusement suivies, opèrent la guérison dans presque tous les cas.



LA PETITE GLANEUSE

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE VII

KINGSTON ET KENTUCKY

Després s'arrêta un instant à cette phase de son récit.

Sa physionomie, jusque là grave et triste, se revêtit soudain d'une expression de haine impossible à rendre; sa prunelle s'alluma d'un feu sombre, comme si quelque horrible souvenir venait de passer devant ses yeux, et il reprit d'un ton farouche :

— J'achève, messieurs, et je serai bref dans ce qui me reste à dire.

— Je remontai donc le Richelieu pendant le reste de la nuit, me dirigeant vers la frontière. A la pointe du jour, je me trouvais tout au plus à quatre ou cinq milles de la ligne quarantenaire, c'est-à-dire de la liberté, du salut. Mais j'étais exténué, je n'en pouvais plus; mes mains, gonflées outre mesure par le manèment de l'aviron, refusaient absolument le service. — Je dus m'arrêter pour prendre quelque repos.

— Je me trouvais alors en face d'un grand bois de sapins et de bouleaux. J'y cachai mon canot et, m'étendant tout auprès, je m'endormis d'un profond sommeil.

— Quand je m'éveillai, le soleil était haut et je jugeai que j'avais dû dormir plusieurs heures.

— Pour réparer autant que possible cette grave imprudence, je me hâtai de remettre mon embarcation à l'eau, lorsque de grands cris s'élevèrent des deux côtés de la rive et je fus enveloppé par une dizaine d'hommes qui bondirent sur moi et m'arrêtèrent.

— Parmi ces hommes était Lapière; Lapière que je croyais avoir tué et que je retrouvais plein de vie, ayant reçu tout au plus une blessure légère, à en juger par un de ses bras, qu'il portait en écharpe.

— Je compris tout.

— Le lâche, pris de terreur en se sentant atteint par ma balle, avait poussé un cri d'agonie et s'était laissé choir tout de son long, contre-faisant le mort. Puis, lorsqu'il avait bien constaté mon départ, il s'était empressé de mettre les autorités à mes trousses.

— Ah! ah! mon petit Després, me dit-il avec un ricanement d'hyène, il paraît que te voilà descendu du banc de la jugerie! C'est dommage, parole d'honneur, tu étais superbe la nuit dernière en prononçant ma sentence!... Mais, bah! ajouta-t-il, si tu perds le rôle de juge, tu porteras toute ta vie la casaque du forçat... Elle ira mieux à ta taille!

— Misérable chenapan! murmurai-je avec dégoût, en lui tournant le dos.

— On me passa les menottes, comme à un mal-facteur vulgaire, et c'est ainsi que je fus conduit à Saint-Jean, où je fus interné dans la prison commune.

— Mon procès ne tarda pas à s'instruire, et, naturellement, grâce aux menées de Lapière, je fus trouvé coupable.

— On me condamna...

— A quoi? demandèrent les jeunes gens, voyant que Després se taisait.

— Au pénitencier! répondit d'une voix sourde le roi des étudiants.

— Au pénitencier! fit Champfort... et pour combien de temps?

— Pour un an... Le jury m'avait fortement recommandé à la clémence de la cour.

— Hélas! pauvre ami... mais la sentence ne fut pas...

— J'ai fait mon temps! j'ai porté, comme me l'avait prédit Lapière, la casaque du forçat; pendant douze longs mois, j'ai vécu côte à côte avec les meurtriers, les voleurs et les faussaires, travaillant sous le fouet des gardiens, mangeant à la gamelle du galérien!

— Oh! ces douze mois, mes amis, ils m'ont vieilli de douze ans et ont amassé bien du fiel dans mon cœur... Et qui pourrait dire combien de sombres pensées de vengeance m'ont agité à l'ombre de ces murs lugubres du pénitencier de Kingston!

— Enfin, ils passèrent, et je pus respirer de nouveau le grand air de la liberté.

— Mais je n'étais déjà plus l'adolescent joyeux à qui l'avenir sourit. Mon âme avait bu à la source d'amertume et s'en était imprégnée. La blessure que l'on venait de faire à mon honneur et à mes sentiments les plus intimes me brûlait comme un fer rouge.

— Je résolus de quitter le Canada et d'aller chercher dans le fracas de la guerre américaine, sinon l'oubli, du moins un adoucissement à mes tortures morales et une sorte de réhabilitation vis-à-vis de moi-même.

— Une autre raison — et celle-là bien plus impérieuse — me poussa à cette détermination.

— En arrivant chez mon père, j'appris que la famille de Louise s'était éloignée de la paroisse, où les calomnies de Lapière lui avaient fait une position intenable, et que le mécréant, après s'être ainsi vengé d'un échec matrimonial, avait gagné les Etats-Unis. Or, telle était ma haine contre ce scélérat, que le seul espoir de le rencontrer face à face et de me venger de ses infamies aurait été plus que suffisant pour me faire abandonner famille et patrie.

— Je partis donc pour le théâtre de la guerre, et je m'engageai dans une armée de fédéraux qui opérait alors dans le Kentucky et faisait face au général Beauregard.

— Chose inouïe, je venais de tomber juste sur l'homme que je cherchais, et je me trouvais pré-

cisément dans un des avant-postes où maître Lapière exerçait ses nombreux talents. J'eus maintes fois l'occasion d'observer ses allées et venues d'un camp à l'autre. Mon ex-ami faisait là rondement ses petites affaires, à ce qu'il paraissait. Il était à la fois commissaire des vivres, espion et agent de recrutement, pour le compte de l'armée du Nord.

— Tu as vu, Champfort, comment le triste personnage opérait et quelle habileté il savait déployer dans ses multiples occupations.

— Eh bien! le rôle qu'il a joué vis-à-vis du colonel Privat n'était que la centième répétition de comédies aussi odieuses, exécutées aux avant-postes des armées, tantôt au détriment des confédérés, tantôt à celui des fédéraux, suivant le bon plaisir de ses intérêts pécuniaires, à lui.

— Il est infiniment probable que si l'audacieux coquin avait su que son plus mortel ennemi se trouvait dans les mêmes parages que lui, observant tous ses agissements, épiant ses moindres démarches, il aurait décampé sans tambours ni trompettes.

— Mais j'étais si bien grimpé, avec ma longue barbe que j'avais laissé croître, et je prenais tellement de précautions pour ne pas être reconnu, que maître Lapière vivait à cet égard dans une parfaite sécurité.

— J'en profitais pour faire, moi aussi, mes petites affaires, c'est-à-dire pour accumuler contre lui autant de preuves que possible — une somme suffisante pour le faire fusiller comme espion ennemi; et je te vous assure que je ne regardais pas beaucoup aux moyens à employer, lorsqu'il s'agissait d'augmenter ma liste.

— Un soir entre autres que, par une nuit obscure, il revenait clandestinement du quartier-général ennemi, je m'embusquai sur son passage et, après l'avoir rossé à mon goût, je le dévalisai de ses papiers, ni plus ni moins que si j'eusse été un voleur de grand chemin.

— Ce bel exploit compléta mon dossier; car il se trouva que le misérable portait sur lui, cette nuit-là, une véritable cargaison de papiers compromettants: correspondances secrètes, instructions, etc., de quoi faire fusiller dix espions.

— Je me décidai alors à ne plus retarder le châtiement et à frapper un coup décisif.

— Ma qualité de secrétaire du général commandant l'armée me permettait de le voir à toute heure. J'allai le trouver cette nuit-là même. Le général n'était déjà plus à sa tente. Tout le camp était en mouvement. Nous marchions à l'ennemi.

— La bataille s'engagea sur toute la ligne, furieuse, épouvantable. Nous fûmes battus et obligés de retrahir précipitamment bien en arrière de nos lignes précédentes.

— C'est dans cette affreuse retraite que je fus blessé d'un coup de feu, qui mit fin à ma carrière militaire.

— On m'évacua vers le nord, et comme ma convalescence traînait en longueur et que, d'ailleurs, je ne pouvais espérer reprendre mon service de sitôt, j'obtins mon congé et je revins au pays.

— Et Lapière? demanda Champfort.

— Je ne l'ai plus revu qu'ici, à Québec, lorsqu'il revint des Etats-Unis. C'est la Providence, comme je l'ai dit, qui le jette sur ma route. Cette fois-ci, il ne m'échappera pas.

— C'est à moi qu'il appartient! rugit le Caboulot, dont la physionomie était transformée et qui lançait des éclairs par ses yeux bleus.

CHAPITRE VIII

ON SE RECONNAIT

On conçoit l'étonnement des étudiants à cette exclamation véhément de l'enfant.

Chacun se demandait par quelle crise passait le camarade et quelle raison il pouvait avoir pour réclamer ainsi le droit de punir Lapière; puis, rapprochant cette toquade de la singulière agitation qu'il avait manifestée pendant le récit de Després, on était bien empêché de trouver une réponse.

Pourtant Lafleur, rarement à court, en exhuma une de sa cervelle empâtée :

— Il est saoul, mes amis, dit-il, saoul comme cent mille Polonais.

— Tiens, c'est une idée! bégaya Cardon.

— C'est ton mauvais whiskey qui lui vaut ça, Cardon, pourvoyeur malhonnête que tu es!

— Mon whiskey, mauvais?... Tu peux bien le dire, à présent que tu en as plein ta vilaine trogne, riposta Cardon, blessé dans sa dignité de fournisseur.

— Trogne toi-même!

— Assez! mes amis, intervint Després, n'allez-vous pas vous chicaner, maintenant?

Puis, se tournant vers le Caboulot qui était assis près de la table, le front dans ses mains :

— Voyons, Caboulot, lui dit-il, prouve à ces deux ivrognes que tu n'est pas saoul et que tu parles sensément.

Pour toute réponse, le jeune homme se leva en face de Després et le toisant minutieusement :

— Oui, c'est bien Gustave, murmura-t-il comme se parlant à lui-même. Seulement, tu es si changé depuis sept ans, que je ne t'aurais certes pas reconnu, sans cette histoire...

— Que veux-tu dire? demanda Després, qui, à son tour, regardait le petit étudiant dans les yeux et lui trouvait une bizarre ressemblance.

— Je veux dire, répondit l'enfant d'une voix émue, que la destinée a d'étranges voies et qu'elle place aujourd'hui en face l'un de l'autre deux hommes qui étaient amis de vieille date, sans se connaître...

— Mais nous nous connaissons depuis plus d'un mois!

— Oui, de figure. Mais te serais-tu imaginé,

mon vieux Gustave, que sous le sobriquet de Caboulot — donné par les camarades — devait se lire le nom de Jacques Gaboury?

— Toi, Jacques Gaboury, le petit Jacques que j'ai sauvé là-bas, le frère de... Louise! exclama Després, en mettant ses deux mains sur les épaules de l'enfant et le dévorant du regard.

— Oui, c'est bien moi; c'est bien le petit gamin qui allait se noyer dans le Richelieu, sans ton secours.

— Qui aurait pu dire?... murmura le roi des étudiants. En effet, ta figure me revient maintenant, malgré que je n'aie pas eu l'occasion de te voir longtemps là-bas.

— Seulement le temps des vacances... J'étais au collège, vois-tu.

— Je me souviens, je me souviens... Comme tu es changé, mon pauvre Jacques! Ce sont bien les mêmes traits principaux, les mêmes yeux, surtout... Mais tout cela a pris des formes plus accusées... Et puis, tu as grandi, tu t'es développé — si bien que je ne t'aurais certainement pas reconnu, mon cher enfant.

— Ce n'est pas étonnant, Gustave; je n'avais guère qu'une dizaine d'années lorsque tu venais... chez nous, et l'on ne fait pas beaucoup attention à un gamin de cet âge.

— Tu as raison. Mais, toi, est-ce que ma figure ne t'a jamais frappé?

— Mon Dieu, non: tu n'es plus le même homme. Ta moustache a poussé, ton teint est plus brun, ta voix est changée aussi... de sorte qu'il faut le savoir pour retrouver, dans le roi des étudiants, Gustave Després, le joyeux garçon qui s'appelait là-bas Gustave Lenoir.

— Que veux-tu? la tempête ne mugit pas dans la cime du sapin le plus vigoureux sans y laisser de traces, sans en changer l'aspect. J'ai passé par bien des épreuves depuis le bon temps où nous nous sommes connus pour la première fois, et mon front en garde les empreintes indélébiles.

— Pauvre Després! Permetts-moi de te conserver ce nom, sous lequel j'ai renoué notre amitié d'autrefois.

— Non-seulement je te le permets, mais encore je t'en prie, toi et les autres. C'est le nom de ma mère, et, ce nom... le pénitencier ne l'a pas sur ses registres d'écrou!

Le Caboulot courba la tête et garda le silence.

Champfort, Cardon et Lafleur ne disaient mot.

Le premier admirait les mystérieux décrets de la Providence, qui faisait converger sur la tête du coupable Lapière toutes ses voix accusatrices et se disposait à le frapper.

Quant aux deux autres, gorgés de whiskey et ahuris par tous les étonnements de cette nuit mémorable, ils se demandaient sérieusement s'ils n'assistaient pas à une représentation dramatique et attendaient tranquillement la fin de la pièce pour se communiquer leurs impressions.

Au bout de quelques secondes, Després regarda son petit ami et lui demanda d'une voix mal assurée :

— Et... elle?

— Tu veux savoir où elle est?

— Oui.

— A Québec.

— Seule?

— Avec mon père et moi.

— Ta mère est donc...?

— Morte, mon vieux, morte de chagrin.

— Pauvre femme!

Le Caboulot essuya une larme.

— Oh! Louise fut bien coupable, dit-il, mais elle a terriblement expié son erreur; elle a bien souffert...

— C'était justice! murmura Després.

— Oh! ne la condamne pas, Gustave; ne sois pas inexorable pour ma pauvre sœur. Si toutes les larmes du cœur peuvent effacer une faute, la sienne mérite pardon et indulgence.

Després ne répondit pas, mais un éclair traversa sa prunelle sombre et sa figure prit une dure expression d'inflexibilité.

En ce moment, trois heures du matin sonnerent à l'horloge de la pension.

Champfort se leva.

— Trois heures, dit-il: je rentre.

— Je t'accompagne, répondit Després; nous aurons beaucoup à causer.

— Attendez, dit à son tour le Caboulot; je retourne à la maison, moi aussi; nous ferons un bout de chemin ensemble.

— Partons, firent les jeunes gens.

— C'est ça! gromela Lafleur; allez-vous-en tous et laissez-nous, à Cardon et à moi, la besogne d'achever la bouteille qui reste.

— Garde-la pour demain, dit Després.

— Jamais! protesta majestueusement le digne homme. Morguienne! ce serait du propre: Lafleur reculer devant une bouteille! Allons, estimable compagnon de la bamboche, illustre pourvoyeur Cardon, un petit... un dernier coup de cœur!

C'est notre grand-père Noël, Patriarche digne, Que l'bon Dieu nous a conservé Pour planter la vigne.

Cardon ne répondit pas; il ronflait comme un cachalot.

Le chanteur eut beau enfler sa voix pour reprendre :

Il se fit faire un bateau Pour se promener sur l'eau Pendant le déluge.....

rien n'y fit: le célèbre Cardon ne bougea pas. Quant aux trois autres, ils étaient déjà dans la rue, où les échos de la voix éraillée de Lafleur leur arrivaient par bouffées intermittentes.

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.
(A continuer.)

LA FAMILLE ROYALE D'ANGLETERRE

Le prince Arthur d'Angleterre doit épouser prochainement la princesse Frédérique de Brunswick, sa cousine, fille du dernier roi de Hanovre, détrôné et dépouillé de ses Etats par la Prusse en 1866. Le prince Arthur, duc de Saxe-Cobourg et de Connaught, est le troisième fils de la reine Victoria. Il est bien connu à Montréal, où il a passé l'hiver de 1869-70. Il est âgé de 26 ans.

Le dernier roi de Hanovre, George V, de Brunswick, était le cousin-germain de la reine et l'héritier du roi Ernest-Auguste, cinquième fils de George III, roi d'Angleterre. La généalogie de cette famille est assez curieuse.

On sait que la maison de Brunswick fut appelée au trône d'Angleterre au commencement du siècle dernier, après la mort de la reine Anne, dernière souveraine de la dynastie des Stuart. George Ier, duc de Brunswick et de Hanovre, descendait par sa mère du roi Jacques Ier, fils de Marie Stuart et père de Charles Ier. C'est à ce titre qu'il fut appelé à la succession de la reine Anne, en 1715; et avec lui commença le règne de la maison de Hanovre, qui se terminera par la mort de la reine Victoria.

George III, petit-fils de George Ier, laissa un grand nombre d'enfants. Ses trois fils aînés, George IV, Guillaume V, et le duc de Gloucester, étant morts sans postérité, la couronne d'Angleterre passa en 1837 à la princesse Victoria, fille unique du duc de Kent, le quatrième des enfants de George III, en vertu de la coutume de succession anglaise, qui ne reconnaît pas la loi salique et qui permet aux femmes de succéder au trône. C'est à ce mode de succession que l'Angleterre a dû ses nombreux changements de dynastie.

Mais le Hanovre différait sous ce rapport de la Grande-Bretagne. La loi salique y était en force, et la principauté s'était, à la faveur de cette loi, conservée dans la maison de Brunswick depuis plus de six siècles. Le successeur de George Ier étaient roi d'Angleterre et de Hanovre. En 1837, lorsque la reine Victoria fut appelée au trône, les deux royaumes se divisèrent, et le Hanovre passa au prince Ernest-Auguste, frère puîné du duc de Kent et oncle de la reine. Le roi Ernest-Auguste fut remplacé, en 1851, par son fils, George V, qui a été renversé en 1866, et qui a laissé un fils, le prince Ernest de Hanovre, qui se trouve le chef de la famille royale de Brunswick, et une fille, la princesse Frédérique, la fiancée du prince Arthur.

Avec le prince de Galles commencera en Angleterre une nouvelle dynastie, celle de Saxe. Le prince Albert, époux de la reine Victoria, était fils du duc Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha, chef d'une branche de la maison de Saxe, illustre autrefois en Allemagne.

Ce sera la deuxième dynastie que l'Angleterre aura reçue de l'Allemagne. Jusqu'à l'avènement de Georges Ier, la Grande-Bretagne avait eu ses trois rois de la France ou de l'Ecosse. Les rois Normands, les Plantagenets et les Tudors appartenaient à des familles françaises. Les premiers venaient de Normandie, les Plantagenets de l'Anjou, et les Tudors de Bretagne. Après la mort de la reine Elizabeth, dernière souveraine de la dynastie des Tudors, la couronne passa par droit d'héritage au roi d'Ecosse, Jacques Stuart, fils de Henri VII. Après les Stuarts, vint la maison de Hanovre, dont la reine Victoria est l'héritière, et après elle viendra la maison de Saxe-Cobourg, dont le prince de Galles est le représentant.

Cette dernière maison a déjà fourni récemment des rois à la Belgique et au Portugal. Le roi de Belgique, Léopold II, est un prince de Saxe-Cobourg, neveu de la reine Victoria. Le roi du Portugal, don Luis Ier, appartient également à cette famille allemande. Il y a aussi un prince de Saxe-Cobourg, qui est marié à la seconde fille de l'empereur don Pedro, le duc Auguste de Saxe.

Des enfants de la reine, l'aînée, la princesse Victoria d'Angleterre, est mariée au prince impérial d'Allemagne; le prince de Galles a épousé la fille du roi de Danemark; le prince Alfred, la fille du czar de Russie; deux autres princesses, sœurs cadettes de la princesse Victoria, sont mariées à des princes allemands; la princesse Louise a marié le marquis de Lorne, et le prince Arthur va épouser la princesse de Hanovre.

On voit que toutes les alliances de la famille royale d'Angleterre sont allemandes, danoises ou russes. Il n'y a eu aucune alliance entre cette famille et celle de la France depuis le mariage de Charles Ier avec Henriette de Bourbon, fille de Henri IV.

Devant la police correctionnelle :
T... est accusé d'avoir volé un pantalon appartenant à un fripier du Temple.

Le magistrat, trouvant les preuves insuffisantes, remet l'accusé en liberté.

Cependant il reste immobile. Son avocat vient lui dire qu'il est libre, mais l'autre ne bouge pas plus qu'une borne. La salle est devenue presque vide, il attend encore.

L'avocat, impatienté, lui demande avec autorité pour quel motif il persiste à demeurer.

T... se penche vers l'oreille de l'homme de loi et lui dit à voix basse :

— Le fait est que je n'ai pas voulu sortir avec les témoins.

— Pourquoi cela ?

— Je porte le pantalon que j'ai volé !

Toutes les bonnes maximes sont dans le monde; il ne faut que les appliquer. PASCAL.

NOUVELLES GÉNÉRALES

CANADA — ÉTATS-UNIS

Ottawa, 10 juillet.—On a eu hier la plus chaude température de la saison. Le thermomètre à midi marquait 100 degrés à l'ombre. Il fait un peu plus frais aujourd'hui.

—Un nommé Jodoin a été presque entièrement séié en deux aux moulins de M. McLaren, dans la nuit de samedi. On n'entretient aucune espérance de le sauver.

Northfield, Vt., 10.—Pendant l'orage d'hier matin, vers trois heures, la foudre est tombée sur l'église catholique de ce village et l'a réduite en cendres. Pertes, \$10,000, dont \$5,000 couvertes par les assurances. Les ornements, etc., ont pu être sauvés.

Albany, N.Y., 11.—Aujourd'hui, comme on redoutait des émeutes au nouveau réservoir, vingt agents de police furent envoyés pour veiller au maintien de l'ordre. Dans la matinée, un violent orage éclata, agents de police et ouvriers se réfugièrent pêle-mêle dans un hangar servant à entreposer les outils. Ils y étaient à peine entrés que le tonnerre tomba et tous furent plus ou moins paralysés.

Baltimore, 11.—Il y a eu hier vingt-sept cas d'insolation, quatorze ont été fatals.

Washington, 11.—La chaleur est si grande que les travaux de construction sont suspendus; c'est un fait sans exemple dans l'histoire de cette ville.

—Depuis samedi, douze décès ont été causés par l'insolation.

New-York, 14.—Le thermomètre d'hier a marqué en moyenne 99 degrés à l'ombre et 126 au soleil.

—Quatorze décès causés par l'insolation ont été rapportés à la police, et les cas non-reconnus mortels ont été innombrables.

EUROPE

Berlin, 8 juillet.—Le gouvernement serbe, manquant de fonds, a proclamé le cours forcé de ses billets.

—La division du général serbe Leach a essuyé une défaite près de Novi Bazar; elle a laissé 1,500 morts ou blessés sur le champ de bataille.

Londres, 9.—L'empereur d'Autriche et le comte Andrassy ont eu une entrevue à Bade avec le czar de Russie et le prince Gortschakoff. Ils se sont rendus hier à Leipzig, frontière de la Bohême.

Constantinople, 9.—Le général turc Mehemet Ali Pasha a remporté une victoire importante sur les Serbes près de Novi Bazar; les Serbes ont perdu 3,000 hommes, tant en morts qu'en blessés.

—Les Musulmans ont fait des souscriptions pour la guerre; 1,500 sofas ont pris du service.

Belgrade, 9.—Les Serbes ont envahi le territoire turc, près de Bugawatz, sur la frontière de la Bulgarie. Les Turcs ont tenté une nouvelle attaque sur Santzebar, et ont été repoussés pour la quatrième fois.

Paris, 9.—Il est fortement question de retarder l'exposition internationale, qui devait s'ouvrir en 1878.

Semlin, 10.—Les Serbes sont dans une position périlleuse. La ligne de retraite de Tchernayeff à travers la vallée de Nisava est menacée par Kerim Pacha et Osman Pacha. Le commandant serbe Strativi Kothwith a été défait à Akpalampka, et s'est démis de sa commission. Les quartiers-généraux serbes, en conséquence de ce revers, ont été transférés pour plus de sûreté à Paratchin. Des préparatifs se font aussi pour transférer le siège du gouvernement à Khagujewacz. Une bataille se livre actuellement à Nish.

New-York, 10.—Une dépêche de Londres dit que la défaite du gén. Zach à Sienitza, dans le pachalik de Novi Bazar, est vérifiée de diverses sources. Les forces de Zach ont été presque anéanties, et les blessés arrivent d'heure en heure à Belgrade. Quatre mille hommes sont partis de Belgrade pour se rendre sur le théâtre de la lutte samedi, et tous les canons de fort calibre à la disposition du gouvernement ont été transportés à la forteresse. Plusieurs batteries de torpilles vont être placées sur le Danube, parce que la flotte turque a déjà passé les portes de fer.

—Le correspondant du Standard de Londres écrit qu'à Belina, les femmes musulmanes tiraient des fenêtres sur les troupes serbes.

Vienne, 10.—On rapporte de l'Herzégovine que l'armée du Montenegro compte 19,000 hommes, et occupe la route entre Kleck et Stalatz; elle a investi Medun et se propose d'assiéger Shaz et Stabablick. Ses mouvements sont tenus secrets autant que possible.

Londres, 11.—Le correspondant du Standard télégraphie qu'on continue à expédier des troupes, des canons et des munitions sur le théâtre de la guerre. L'indignation contre les Serbes est très-forte, et le fanatisme des Turcs a été si habilement exploité, que s'ils sont vaincus, ils ne devront pas attendre de grâce.

—Les Serbes envoient leurs troupes rejoindre l'armée du gén. Tchernayeff. La ville de Belgrade est presque entièrement dépeuplée et elle est littéralement remplie de troupes. Les jeunes gens s'enrôlent en masse pour combattre l'ennemi commun.

Paris, 11.—Quelques journaux de cette ville annoncent que les Turcs ont pris Saitschar et que le général Tchernayeff est pris entre deux corps turcs à peu de distance de Wildin et Sophia.

Belgrade, 11.—Des dépêches officielles annoncent que les Turcs ont abandonné la rive droite de la Drina. L'armée serbe a occupé quelques villages et a poussé des reconnaissances jusqu'à Widdin, où ont retraité les Turcs. La population du district de Widdin s'est levée en masse et a joint la division de la Morava de l'armée serbe.

Les Serbes, sous les ordres du gén. Benifar, ont combattu le 7 à Kraschewaz contre un corps turc qui disposait de forces bien supérieures aux leurs. Les pertes des Turcs ont été considérables. Les Serbes ont perdu peu de monde; ils ont pris des drapeaux et ont occupé quelques villages.

Raguse, 12.—D'après des nouvelles turques reçues ici au moment qu'un engagement a eu lieu à Podgoritza entre deux bataillons de Turcs réguliers, assistés par des volontaires, et cinq mille Monténégrins, ces derniers ont été repoussés de leurs fortifications, laissant 400 tués et autant de blessés, y compris 30 officiers. Les Turcs n'ont perdu que 46 des leurs.

L'Agence Reuter a une dépêche de Scutari, mandant que le bruit de la canonnade y a été entendu toute la journée de lundi. Les Turcs, dans la direction de Podgoritza, s'efforçaient de réouvrir la route de Medun, mais leur tentative a échoué. On s'est battu toute la journée à Lernitz, au nord du lac Scutari. Les Turcs ont éprouvé de grandes pertes. Beaucoup de blessés sont arrivés ici.

Les vapeurs turcs ont débarqué cinq bataillons d'artillerie à Widdin, mardi.

Les Serbes organisent des "guérillas," dont une, comptant 3,000 hommes, s'est avancée jusqu'à Widdin.

Le schkyamin qui défend la frontière à Saitschar a reçu des renforts de 7,000 hommes.

Le général Olympics a formé en soldats réguliers 6,000 Bosniaques.

Le général Tchernayeff est occupé à organiser les bandes bulgares près d'Akpalanaka.

Raguse, 12.—Des nouvelles de source slave annoncent qu'une force de 5,000 Turcs a attaqué les villages de Kergueze et Zechza lundi. Les Turcs ont été défait et repoussés jusqu'à Monritz, où ils embarquèrent sur des vaisseaux au lac de Scutari. Ils ont perdu 400 hommes, et les Monténégrins, 100. Ces derniers ont capturé un convoi de prisonniers.

Belgrade, 12.—On annonce officiellement que les Serbes ont capturé Seweric; les défenseurs de la place, consistant en deux bataillons de réguliers et un gros corps de Bachi-Bazouks, ont perdu 200 tués et plusieurs blessés.

Belgrade, 12.—Les Bulgares des environs de Widdin se sont soulevés contre les Turcs. Les troupes serbes ont en conséquence passé la frontière et ont engagé avec succès plusieurs escarmouches.

On rapporte sur autorité digne de confiance que 10,000 Cosaques de Soprudsha paraissent vouloir faire cause commune avec les insurgés.

Le Times dit dans son principal article de rédaction: "L'impression dominante est que l'invasion serbe touche à sa fin, et la question est maintenant de savoir si les Turcs seront en état de porter la guerre au-delà des frontières de la Serbie pour obtenir ce grand avantage politique de négocier en tant maître du territoire conquis."

Londres, 13.—Un correspondant du Standard, à Belgrade, dit qu'il y a environ sept mille blessés turcs disséminés dans différents villages, sur la ligne d'opérations, qui manquent des soins nécessaires, et que les Turcs ne font pas quartier à leurs ennemis; les Serbes font preuve de beaucoup d'humanité.

Constantinople, 14.—Des nouvelles officielles rapportent que la division Wischigrad, en Bosnie, a traversé la frontière serbe hier, a mis les Serbes en déroute près de Konterdeman, a pris et brûlé la ville.

Londres, 14.—Un télégramme de Portsmouth à l'Agence Reuter dit que 21 personnes ont été tuées et 60 blessées par une explosion à bord du Thunderer. Beaucoup ne pourront survivre à leurs blessures.

La dernière dépêche de Portsmouth mande qu'on craint que 26 des blessés le soient mortellement.

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'unécu chaque.

DÉCÈS

A l'Hôpital-Général de Québec, le 10 courant, à l'âge de 79 ans et 9 mois, M. Pierre-François-Martial Commin, né à Rimérandes (France). Requiescat in Pace

HOTEL ST. LOUIS

A KAMOURASKA

Cet Hôtel sera ouvert SAMEDI, 7 Juillet. Bains de mer et à domicile. Pêche de toute sorte et à toute heure du jour. On veillera surtout à obtenir le meilleur Saumon et la meilleure Truite pour les pensionnaires, ainsi que les chaloupes et les voitures pour excursions de plaisir. Pension au prix des années dernières.

Grande réduction aux familles nombreuses. Le salon de l'Hôtel sera à l'usage de tous les pensionnaires, et non pas à une seule famille, tel que pratiqué les deux dernières années.

A. E. TALBOT, Propriétaire

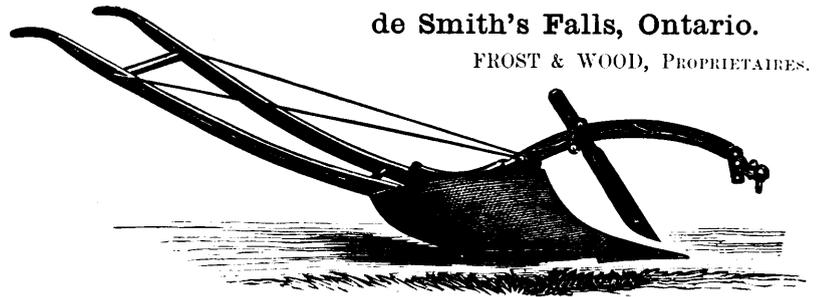
\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique,—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUSHIERE & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

USINES D'INSTRUMENTS AGRICOLES

de Smith's Falls, Ontario.

FROST & WOOD, PROPRIÉTAIRES.



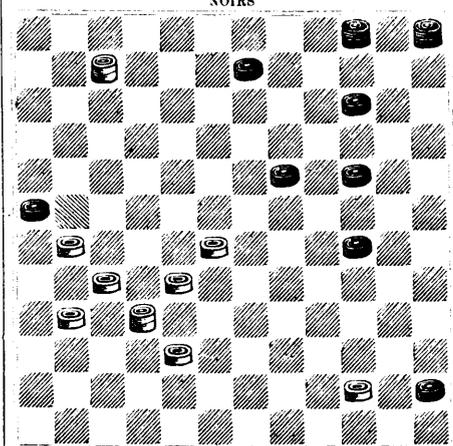
LA CHARRUE No. 5 A TIMON EN FER FORGÉ. Des milliers en sont employées aujourd'hui. Aussi FAUCHEUSES, MOISSONNEUSES, RATEAUX A CHEVAL, GRUBBERS A ROUES, &c. Demandez un Pamphlet. 7-17-13-24 LARMONTH & FILS, 33, Rue du Collège, Montréal

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous en voyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 34 Par C. LABELLE, Montréal



BLANCS Les Blancs jouent et gagnent. Solution du Problème No. 32

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows: 32 à 25, 58 51, 44 37, 68 61, 59 52, 05 6*

Solutions justes du Problème No. 32 Montréal:—W. Brisebois, Ar. Pelletier, J. Lalonde, H. Foisy, Aug. Demers, Sorel.—H. C. Blais.

Merci à M. Banois, de Saint-Bruno, pour son problème, nous publierons au prochain numéro.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Table listing prices for various goods: FARINE (Flour), GRAINS (Grains), LÉGUMES (Vegetables), LAITIÈRE (Dairy), VOLAILLES (Poultry), GIBIERS (Game), VIANDES (Meat), DIVERS (Miscellaneous)

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dysentérie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remèdes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysentérie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOUTEILLE.

Trochiscs Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poulmons. Les Orateurs et les Chanteurs publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulagé-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Erysipèle, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Rénovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et les paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITÉE.) MONTREAL. 7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bligny, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.